

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 35 (1971)  
**Heft:** 137-138

**Buchbesprechung:** Livres reçus : publications récentes

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

### COLLECTIONS.

— Viennent de paraître :

Dans *Romanistische Versuche und Vorarbeiten*, collection des thèses du Séminaire roman de l'Université de Bonn :

34, Annegret ALSDORF-BOLLÉE, *Die lateinischen Verbalabstrakta der u-Deklination und ihre Umbildungen im Romanischen*, 259 pages, 1970.

35, Wolfgang ULLAND, *Jouer d'un instrument und die altfranzösischen Bezeichnungen des Instrumentenspiels*, 185 pages, 1970. Étude de *sonner, toucher, noter, chanter, jouer...*, de leur famille, et des verbes tirés du nom des instruments. Riche moisson de mots et essai d'une histoire.

36. Harald HAARMANN, *Der lateinische Lehnwortschatz im Kymrischen*, 221 pages, 1970.

Dans la *Bibliothèque française et romane*, publiée par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de Strasbourg :

Série A, n° 18, Catherine BRICHLER-LABAEYE, *Les voyelles françaises. Mouvements et positions articulatoires à la lumière de la radiocinématographie*, Paris, Klincksieck, 1970, 258 pages ;

n° 19, Charles Théodore GOSSEN, *Grammaire de l'ancien picard*, Paris, 1970, 222 pages. Voir plus loin le compte rendu ;

n° 20, Robert MARTIN, *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*, Paris, 1971, 450 pages. Voir plus loin le compte rendu.

Série E, n° 6, Normand BEAUCHEMIN, *Recherches sur l'accent d'après des poèmes d'Alain Grandbois. Étude acoustique et statistique*, Québec-Paris, 1970, 188 pages.

Dans les *Wiener romanistische Arbeiten*, collection commencée par C. Th. GosSEN, continuée par G. Rabuse :

IX, Erika KANDUTH, *Cesare Pavese in Rahmen der pessimistischen italienischen Literatur*, Wien-Stuttgart, W. Braumüller, 1971, 349 pages, DM 66.

Dans *Tübinger Beiträge zur Linguistik* :

12, Karl Peter LINDER, *Studien zur Verbalsyntax der ältesten provenzalischen Urkunden und einiger anderer Texte mit einem Anhang über das konditionale QUI*, Tübingen, 1970, 109 pages. Étude de l'emploi de *que* dans des expressions du type *jura que...* ; remarques sur les constructions en dépendance de *dever, poder, voler ; qui* conditionnel.

Dans la collection des thèses de la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres de Marília, São Paulo :

n° 6, Ataliba T. de CASTILHO, *Introdução ao estudo do aspecto verbal na língua portuguesa*, Marília, 1968, 135 pages.

#### ÉDITIONS DE TEXTES.

Jean de Condé, *La messe des oiseaux et le Dit des Jacobins et des Fremeneurs*, édition critique par Jacques RIBARD. Textes littéraires français, n° 170, Genève-Paris, 1970, 130 pages. — Édition partielle, qui est l'annonce d'une édition complète, que nous souhaitons prochaine, des œuvres d'un poète méconnu du XIV<sup>e</sup> siècle.

*Historia de los amores de París y Viana*, Edición, estudio y materiales por Álvaro GALMÉS de FUENTES. Colección de literatura española aljamiado-morisca, Gredos, Madrid, 1970, 350 pages. — Édition soignée de la version hispano-moresque, qui donne : la reproduction photographique du manuscrit, sa transcription en caractères arabes, une transcription en caractères latins, une étude de la langue, enfin les passages correspondants des versions castilane, catalane, française.

*Los « Lucidarios » españoles*. Estudio y edición de Richard P. KINKADE. Gredos, Madrid, 1968, 346 pages. — Édition, faite d'après le manuscrit le plus ancien, du Lucidaire attribué au roi Sanche IV et écrit vers 1293.

Giuliano GASCA QUEIRAZZA, *Cose e parole di ieri e di oggi : dagli inventari quattrocenteschi della « Crusa » di Dronero*. Extrait du Bolletino della Società per gli Studi Storici, Archeologici ed Artistici della Provincia di Cuneo, n° 62, 1970, 16 pages. — Mots qui désignent des objets du culte, les ustensiles de cuisine et la literie. J'ai noté, à côté de *paglacia* « paillasse », le mot *cozera* qui rejoint des formes provençale et francoprovençale (*ALLY* 583) et suppose un étymon \*CŪLCĒRA.

#### RÉÉDITIONS.

Bernard POTTIER, *Gramática del español*. Version espagnole de Antonio Quilis. Madrid, Alcala, 178 pages. — Traduction de la *Grammaire de l'espagnol*, publiée dans la collection Que sais-je ?, n° 1354.

Maurice LEROY, *Les grands courants de la linguistique moderne*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée. Bruxelles, 1971, 210 pages. — La 1<sup>re</sup> édition, en 1963, a obtenu un grand succès, elle a été retirée plusieurs fois et traduite en plusieurs langues étrangères. Mais la linguistique générale a connu des développements nouveaux et importants. Aussi cette seconde édition en tient-elle compte, elle comprend notamment les chapitres nouveaux intitulés « La sémiologie », « Le langage des animaux ».

#### LEXICOGRAPHIE ET ONOMASTIQUE.

R. BOULENGIER-SEDYN, *Le vocabulaire de la coiffure en ancien français étudié dans les romans de 1150 à 1300*. Mémoires de l'Académie royale de Belgique, t. LX, fasc. 1, Bruxelles, 1970, 236 pages + xxvii planches. — Étude bien docu-

mentée et agréablement présentée des noms des couvre-chefs, des manières de disposer les cheveux et des mots qui s'y rapportent : couleurs, coupes (*anbloïr, auborne, bertauder...*). Elle sera très utile aux littéraires comme aux linguistes.

Pierre RUELLE, *Les noms de veines de charbons dans le Borinage (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.)*. Mémoires de la Commission royale de toponymie et de dialectologie, 14, Liège, 1970, 115 pages. — Recueil de plus de 300 noms de veines, dont 85 % apparaissent du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle.

## FOLKLORE.

De la Commission Royale Belge de Folklore (Section Wallonne) :

*Annuaire XVII, 1963-1964, Bibliographie 1956-1958*, Bruxelles, 1969, 485 pages.

*Contributions au renouveau du folklore en Wallonie*, vol. IV, *L'habitation traditionnelle à l'heure de l'aménagement du territoire* (1966), paru en 1970, 219 pages.

Léon MARQUET, *Le carnaval de Malmédy, Haguète et Hape-tchâr*, 166 pages en deux fascicules.

Rose THISSE-DEROUETTE et Jenny FALIZE, *Danses populaires en Wallonie*, fascicule 8, 1967, 32 pages.

Alfonso SELLA, *Raccolta di proverbi e detti popolari Biellesi*. Centro Studi Biellesi, 1970, 393 pages. — Collection remarquablement riche de proverbes et de dictons (2256) réunis dans la vallée de Biella, voisine du Val d'Aoste.

P. GARDETTE.

## REVUES.

*Cahiers de lexicologie*, publiés par B. QUÉMADA, n° 17, 1970, II. Paris, Didier-Larousse.

Le léger retard qu'on avait pu remarquer dans la parution des *Cahiers* est maintenant rattrapé avec ce numéro, reçu à la fin du mois de décembre. L'équipe dirigée par M. Quémada fournit un travail considérable qui mérite d'être admiré. On aimerait voir dans ce fait l'indice que s'accroît auprès des spécialistes et des amateurs éclairés l'audience acquise par cette publication.

Le lecteur trouvera les articles suivants :

P. GUIRAUD, *Mélanges d'étymologies argotiques et populaires* (p. 3-14). Il s'agit de trois séries d'expressions, à savoir : *Se marer* et *y en a mare*, *éventer la mèche* et *vendre la mèche*, *faire chanter* et *maître chanteur*. « Nous voudrions traiter ici, écrit l'auteur, un certain nombre de problèmes qui ont tous en commun des étymologies erronées et approximatives et que les dictionnaires, eux-mêmes mal assurés de leurs propres conjectures, sont obligés de fonder sur de prétendues « erreurs populaires ». En fait donc, sur une double erreur : celle du lexicologue et celle qu'il prête indûment aux locuteurs. » Ces erreurs, M. P. Guiraud les redresse en utilisant la méthode que nous connaissons et qui a fait ses preuves. La démonstration est conduite avec habileté et clarté, comme à l'accoutumée. L'auteur se défend de donner des solutions définitives, mais il est persuadé que ces solutions ne relèvent pas d'un changement d'hypothèse mais de la découverte d'une « hypothèse totalisante qui intègre plus étroitement les faits ».



G. GORCY, R. MARTIN, J. MAUCOURT, R. VIENNEY, *Le traitement des « groupes binaires »* (p. 15-46). Les auteurs (qui appartiennent au centre du T. L. F. de Nancy) présentent là un des problèmes que pose l'analyse automatique. « On appellera G. B. (groupe binaire) l'association de deux mots dits « sémantiques » séparés ou non par des mots dits « fonctionnels » obtenue au moyen de certaines règles de formation et répondant à certains critères de sélection. » Tous les éléments de cette définition sont minutieusement analysés. Ensuite est expliquée la méthode selon laquelle les informations, d'un volume impressionnant, sont traitées (sur ordinateur Bull Gamma 60). Puis sont énumérés les résultats et les applications. Les exploitations possibles des états de G. B. apparaissent nombreuses et fort intéressantes. Enfin des annexes donnent un échantillon des *Dictionnaires machines* (dictionnaire des mots fonctionnels, dictionnaire des prépositions) et des spécimens : *Administrer*, comme vedette d'un G. B. ; exemple de G. B. dont le premier terme est « acte » ; « séquences grammaticales » avec le mot « tout » figurant en tête.

B. SVEJGAARD, E. SPANG-HANSEN, C. VIKNER, *Le traitement automatique de l'alphabet français* (p. 47-59). Cet article expose les moyens de surmonter les difficultés inhérentes à l'état actuel des ordinateurs, « conçus à l'origine pour travailler sur des nombres » et qui « ne possèdent pas, le plus souvent, un équipement permettant la représentation directe et fidèle, dans les textes d'entrée comme dans les textes de sortie, de tous les caractères de l'alphabet français ».

W. MARTIN, *Les mots spéculaires en néerlandais* — avec, en sous-titre : *Analyse d'un sous-produit de la calculatrice électronique*. L'auteur entend par *mot spéculaire* une espèce particulière d'anagramme : « Un vocable présentant en ordre inverse les lettres venant d'un autre vocable, tel qu'on pourrait l'obtenir en le faisant réfléchir dans une glace (par exemple, en français : très/sert ou Léon/Noël). » Cette dernière catégorie de mots, de forme et de sens différents est la plus fournie (comme en français probablement). Il y en a trois autres : ceux qui, après l'inversion, ne changent pas de forme (v. g. en français : non ou sas) ; ceux qui ne figurent pas dans le lexique et qui pourraient y figurer — ce qui représente une combinaison non exploitée ; enfin ceux qui sont étrangers au lexique de la langue.

R. LAPLACE, M. TOURNIER, *Deux siècles de vocabulaire politique : élaboration d'une nomenclature (1770-1969)* (p. 87-99). Les auteurs ont dépouillé un grand nombre de dictionnaires, remplissant les trois conditions contenues dans cette définition : dictionnaire politique d'époque, répartis selon leur caractère dominant en six types différents. Pour assurer une exacte répartition une méthode rigoureuse est strictement définie : le problème des synchronies a été résolu par un découpage en quatre périodes de cinquante ans environ. La liste de ces dictionnaires est donnée sous forme de tableaux avec le nombre de termes retenus. Ainsi se trouvent réunis tous les éléments qui pourront servir à l'élaboration d'un dictionnaire politique, sans compter les autres possibilités d'exploitation de cet inventaire.

T. R. WOOLDRIDGE, *Sur la trace du grand dictionnaire françois-latin : Impressions et exemplaires connus* (p. 87-99). Il s'agit naturellement du dictionnaire de

Robert Estienne, rival du Thésor de Nicot, qui a paru sous différents titres. Cet article apporte, sur ce point particulier, quelques corrections à l'inventaire dressé par B. Quémada.

P. BAUDRIER, *Bibliographie des dictionnaires allemand-français et français-allemand de 1789 à 1815*. Suite du répertoire paru dans le Cahier n° XVI (1970), p. 100-127.

Jean BOURGUIGNON.

*Bollettino dell'Atlante Linguistico Mediterraneo 10-12 (1968-1970). Studi offerti a Mirko Deanović*. Firenze, 1970, p. xvi-500.

Ogni nuovo volume di questo prezioso Bollettino ci prova sempre di più che esso si sta liberando dalle restrizioni tematiche che in un primo tempo erano osservate. Infatti, anche il presente numero triplo, con i suoi 39 contributi di cui la maggior parte (31 lavori) è costituita dagli Atti del Terzo Congresso internazionale di Studi Linguistici Mediterranei (Malta, 31 marzo-4 aprile 1969), oltrepassa largamente sia il quadro tematico (terminologia marittima e peschereccia) sia lo spazio geografico che caratterizzavano i primi volumi di questa fortunata rivista (si noti, fra parentesi, che il congresso precedente s'intitolava ancora « dell'Atlante Linguistico Mediterraneo »).

Tutti i contributi s'inquadrano benissimo nel tema generale del Congresso (« Correnti e contatti linguistici fra l'occidente e l'oriente del Mediterraneo ») e sono dedicati a M. Deanović, illustre romanista jugoslavo, il quale aveva già nel lontano 1937 intravisto la necessità dell'*ALM* di cui è senza dubbio il primo ideatore e uno dei più insigni artefici. Si riterrà il caldo *Omaggio a Mirko Deanović* (p. vi-xi) di G. Folena (con la bibliografia del Festeggiato, p. xii-xv).

Di G. Folena si leggerà l'ampio e documentatissimo saggio *Introduzione al veneziano 'de là da mar'* (p. 331-76) sul veneziano coloniale nell'epoca della sua maggiore espansione (secc. x<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup>). Il Nostro tiene conto soprattutto del suo ruolo nella *lingua franca* e nella diffusione di vari lessemi romanzi e levantini, assorbiti il più spesso a Cipro, in Siria e in Palestina, nelle varie lingue dell'adstrato (croato, albanese, greco).

Il luogo in cui si è svolto tale Congresso e la nazionalità del Festeggiato non poterono non influire sulla scelta di molti temi. Infatti, questi studiano o i contatti tra l'arabo (e altre lingue extraeuropee, semitiche e non semitiche) e qualche altra lingua del bacino mediterraneo o i rapporti intercorrenti fra determinate lingue dell'Europa sud-orientale (o fra alcune di queste lingue e altre lingue mediterranee). Alcuni autori sono riusciti a fondere insieme queste due preoccupazioni (cfr. M. Deanović, *Voci levantine nelle parlate dell'Adriatico*, p. 43-47).

Al primo sottogruppo appartengono 7 contributi fra i quali un'attenzione speciale meritano quelli di G. Rohlf s (*Con Al-Idrīsī sulle coste del Mediterraneo tra Gibilterra e Malta*, p. 149-58), G. B. Pellegrini (*A proposito di alcune forme romanze nelle fonti arabe*, p. 167-81) e G. Oman (*Osservazioni sull'ittionimia nei paesi arabi*, p. 197-219).

Più numerosi sono invece i lavori che fanno capo al secondo tema. C. Tagliavini si dimostra abbastanza scettico verso i risultati di L. Dodbiba (*È autoctona*

la terminologia marinaresca e peschereccia albanese ?, p. 39-42). L'insigne linguista sloveno S. Škerlj espone i risultati dell'inchiesta per l'ALM a Sveti Križ (Santa Croce) presso Trieste (*Alcuni termini pescherecci di origine friulana in un dialetto sloveno nei dintorni di Trieste*, p. 57-68). I croati J. Jernej (*Interferenze linguistiche sulle coste orientali del bacino adriatico*, p. 49-55), V. Vinja (*Le roman de Dalmatie, intermédiaire des éléments grecs dans l'ichtyonymie yougoslave*, p. 77-84) e Ž. Muljačić (*Usi metaforici di alcuni termini marittimi per denominare vari tipi somatici*, p. 85-90) studiano vari problemi riguardanti i contatti croato-romanzi. O. Jašar-Nasteva analizza, per prima, la terminologia marittima del macedone, lingua slava recentemente standardizzata (*Termes maritimes en macédonien*, p. 69-76). Tre linguisti si occupano dell'arumeno e dei suoi italianismi (B. Cazacu, M. Caragiu-Marioşeanu e B. Nastev) mentre degli echi mediterranei nel dacorumeno trattano V. Buescu, A. Avram, A. Niculescu e A. Karanastasis (questo ultimo pubblica un lavoro sintetico di più vasta portata: *L'influenza greca sulla terminologia nautica dei porti turchi, balcanici e russi del Mar Nero*, p. 253-62). A sé stante è il saggio di E. Lozovan che trova infiltrazioni scandinave alto-medievali sul basso Danubio e attribuisce a esse i toponimi *Rusciuc (Ruse)* e *Orşova (Les Vikings sur le Danube)*, p. 247-52). Si leggerà pure l'articolo di B. E. Vidos (*I problemi dei termini nautici turchi di origine italiana*, p. 263-69).

Sono ricchi di implicazioni di carattere indoeuropeistico e generale i lavori di A. Martinet (*Le problème des sabirs*, p. 1-10) e di C. A. Mastrelli (*Correnti mediterranee nella terminologia del governo del timone*, p. 11-21). Il valente italianista belga H. Plomteux prende lo spunto dall'inchiesta svolta per l'ALM a Sestri Levante per indagare se vi siano degli influssi della terminologia marittima sul lessico rurale dei paesi circostanti (*Le interferenze linguistiche fra il mondo marinaresco e l'entroterra*, p. 23-38) e arriva alla conclusione che il gruppo sociologico della gente di mare non si confonde quasi mai con altri gruppi professionali. A risultati opposti giunge invece G. Tropea poiché gli abitanti di Pantelleria sono spesso nel contempo pescatori e agricoltori (*Rapporti e scambi tra lessico marinaresco e lessico « terrestre » nel dialetto dell'isola di Pantelleria*, p. 459-73).

Ž. MULJAČIĆ.

#### COMPTES RENDUS.

Charles Théodore GOSSEN, *Grammaire de l'ancien picard*. Paris, Klincksieck, 1970, 222 p. gr. in-8° (Bibliothèque française et romane publiée par le Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg, série A : Manuels et études linguistiques, tome 19).

M. Gossen a publié en 1951 une *Petite grammaire de l'ancien picard*, dans laquelle, combinant et confrontant les résultats de ses recherches sur les chartes et ceux que lui avait fournis l'étude des textes littéraires, il tentait de donner, en matière de phonétique, de morphologie et de syntaxe, un inventaire de ce qui caractérise la scripta picarde ou langue écrite en Picardie au moyen âge. Mais, ne se bornant pas à des relevés et des explications de mots, il essayait — et c'était là la partie la plus originale de son ouvrage — de préciser la valeur des graphies

et de tracer les aires de la plupart des phénomènes, complétant ainsi les lignes du « paysage » qu'il avait esquissé dans son précédent travail, fondé uniquement sur les chartes, à savoir sa thèse *Die Pikardie als Sprachlandschaft des Mittelalters, auf Grund der Urkunden*, soutenue à Zurich en 1942.

Le livre était utile, car il comblait une lacune, les linguistes ne possédant pas jusque-là un travail d'ensemble qui déterminât les normes grammaticales d'un dialecte qui a laissé tant d'œuvres importantes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Aussi fut-il accueilli avec intérêt, et la critique s'y attacha tout particulièrement. Il suffit de rappeler la quantité de comptes rendus, pour la plupart très substantiels, que suscita sa publication : Clovis Brunel, in *Bibl. Ec. Chartes*, CX, 291-293 ; L. Carolus-Barré, in *Romania*, LXXIII, 109-118 ; G. Gougenheim, in *Bull. Soc. Ling. Paris*, XLVII, 144-146 ; A. Henry, in *Vox Roman.*, XII, 392-398 ; O. Jodogne, in *Lew. Bijdragen*, XLII, 7-8 ; H. E. Keller, in *Zeitschr. f. rom. Phil.*, LXIX, 146-154 ; E. Legros, in *Bull. Commiss. Topon. et Dialect.*, XXVI, 418-421, ou *Dial. belgo-romans*, IX, 235-238 ; G. de Poerck, in *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, XXXI, 571-573 ; Claude Régner, in *Romance Philology*, XIV, 255-272 ; G. Rohlf, in *Archiv f. das Stud. der neuer. Sprachen*, CLXXXIX, 389-392 ; H. Roussel, in *Revue du Nord*, XXXVI, 87-89 ; H. Stimm, in *Roman. Forsch.*, LXIV, 465-476 ; etc.

Dans l'ensemble, ces comptes rendus reconnaissaient beaucoup de mérite à l'auteur pour avoir tenté et en somme mené à bien une tâche si complexe ; mais ils relevaient aussi, comme il se doit, certaines inexactitudes, des insuffisances ou des conclusions hasardeuses, proposaient des corrections, soulevaient des doutes, posaient des questions. Quelques-uns même, comme nous le verrons plus loin, étaient plus réticents, mettant en relief des erreurs de faits et des erreurs de méthode.

Or, près de vingt ans après la publication de son livre, M. G. en donne une nouvelle édition, non seulement corrigée et précisée, mais complètement remaniée ; cela, bien entendu, pour l'améliorer, mais aussi, comme il nous le dit dans sa nouvelle préface, parce que sa conception du problème de la scripta s'est sensiblement modifiée depuis 1951, l'élaboration de son ouvrage *Französische Skriptastudien* (Vienne, 1967) et d'autres travaux sur les mêmes questions lui ayant procuré une connaissance plus vaste et plus approfondie des autres scriptae non littéraires du domaine d'oïl. « Non seulement, écrit-il, nous avons tenu compte de toutes les critiques et suggestions qui nous semblaient dignes d'être retenues et méditées, tant pour les questions purement linguistiques que pour le choix des textes non littéraires et littéraires ; mais nous avons aussi amplifié notre documentation pour les régions méridionales du domaine picard. Nous avons surtout ramené notre exposé au niveau de la scripta, c'est-à-dire que notre perspective sera moins dialectologique, en revanche plus graphématique, que dans la première édition ; sans que nous ayons pour cela négligé la comparaison des faits de la scripta avec ceux des patois modernes. Mais puisqu'il s'agit d'un manuel, il nous semble juste de présenter les traits distinctifs de la scripta du moyen âge, et non d'écrire une espèce d'histoire du dialecte picard. » Il en résulte que l'œuvre première a été soumise à une « refonte presque totale ».

Nous nous proposons, dans les lignes qui suivent, de relever l'essentiel des modifications apportées ; et pour cela nous allons parcourir le livre chapitre par chapitre.

Le **titre** d'abord : *Grammaire de l'ancien picard*, et non plus *Petite grammaire...* — Une dédicace a été ajoutée : « A la mémoire de mon maître Jakob Jud. »

Dans la **notation phonétique** de la p. 13, une nasale  $\tilde{o}$  a été ajoutée au tableau du haut ; dans celui du bas, la consonne  $\hat{c} = ts$ , qui avait été donnée à tort comme affriquée prépalatale, a été placée, comme il convient, et conformément à la remarque faite par Cl. Régnier, *o. l.*, p. 258, dans la colonne des dentales.

La double **carte** en hors-texte qui précédait la Bibliographie a été remplacée par une autre, sur page simple et de plus petit format, qui est beaucoup plus satisfaisante. La carte primitive, en effet, avait été sévèrement critiquée par MM. Carolus-Barré, p. 110, et Cl. Régnier, p. 258, parce qu'elle présentait les frontières des gouvernements d'avant 1789, ce qui n'avait aucun intérêt pour le lecteur, lequel désirait bien plutôt connaître les limites féodales du XIII<sup>e</sup> siècle. Quant au transparent qui s'appliquait sur elle, il commettait la même erreur en donnant les frontières ecclésiastiques de 1789 également, lesquelles ne correspondaient aucunement à l'état du moyen âge. De plus, cette deuxième carte, destinée à montrer comment les limites dialectales coïncidaient avec les limites des diocèses, était une concession à la théorie assez suspecte de Morf, théorie abandonnée dans la nouvelle édition. La nouvelle carte, par contre, empruntée à l'*Atlas historique de la France* de Longnon, planche XIII, et placée un peu plus loin, p. 26, après la Bibliographie et en face du chapitre sur « la Picardie linguistique », auquel elle sert d'illustration, donne beaucoup plus à propos le découpage féodal du domaine picard au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, avec les comtés d'Artois, de Hainaut, de Vermandois..., les seigneuries de Guise et de Coucy, etc.

La **bibliographie** a été augmentée : 90 noms d'auteurs contre 73, 115 titres d'ouvrages contre 85 — et regroupée : A) Généralités, B) Études concernant la langue écrite au moyen âge, C) Études concernant les patois modernes, D) Dictionnaires.

Quelques suppressions sont intervenues : J. Anglade, *Gramm. élément. de l'a. fr.* ; Dupire, *Essai de délimit. des dialectes picard et wallon* ; Goerlich, *Der burgund. Dialekt...* ; G. Kurth, *La frontière linguist. en Belg. et dans le Nord de la France* ; et tous les dictionnaires des patois picards modernes (Cochet, Corblet, Daire, Haigneré, etc.), pour lesquels le lecteur est prié de consulter la *Bibliogr. des diction. patois gallo-romans* de W. von Wartburg, nouvelle éd., 1969. — Par contre ont été ajoutés nombre d'ouvrages parus depuis 1951 et ayant pour auteurs R. Dubois, L. et A. Mirot, E. et J. Bourciez (*Phonét. franç.*, éd. de 1967, qui remplace E. Bourciez, *Précis histor. de phonét. franç.*, éd. de 1930), Delbouille, Fouché, Gossen, Hammarström, Raynaud de Lage, Rheinfelder, Robson, Rohlf, Arnould, Lewicka, Mestayer, Picoche, Stark, Chaurand, Flutre, Loriot ; et aussi des ouvrages antérieurs à la première édition et dus à Auler, Bruneau, Eggert, Friedwagner, Friemel, Gottschalk, Kraus, Metzke, Wilmotte, Agisson, Hrkal, Lecesne, Logie, Niederländer, de Poilly, Haust-Remacle-Legros, Tobler-Lommatzsch, G. Mayer.



**Chapitre premier.** — a) *La Picardie linguistique*. Cet article a été complètement remanié afin de donner une présentation plus exacte des divisions administratives et religieuses de l'époque. C'est ainsi qu'ont disparu en particulier des indications historiquement fausses comme celle-ci : « L'ancien régime connaissait les unités administratives suivantes : la province de Picardie, se composant des pays suivants : la Thiérache, le Vermandois, le Santerre, l'Amiénois, le Pontieu, le Vimeu, le Marquenterre... » Or, comme le notait fort justement Cl. Brunel, p. 292-293, il s'agit non de « l'ancien régime », mais du XIII<sup>e</sup> siècle ; la « province de Picardie » n'a jamais existé ; et l'on ne saurait mettre sur le même plan des régions naturelles comme le Santerre, le Vimeu et le Marquenterre, et les divisions féodales comme le Pontieu et le Vermandois. Même erreur pour les divisions ecclésiastiques, la première édition partageant le domaine picard du moyen âge entre la province ecclésiastique de Reims et celle de Cambrai, alors que cette dernière n'a été créée qu'après le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. (Voir les précisions données par Cl. Régnier, p. 258.)

b) *Les matériaux*. Ce chapitre est celui qui a été le plus critiqué, et les critiques formulées étaient d'autant plus graves qu'elles se répercutaient sur l'œuvre tout entière : faire le procès des matériaux utilisés et de la manière dont ils avaient été utilisés était en effet mettre en doute la valeur qu'on pouvait attribuer à l'exposé. Pour les chartes, c'est Cl. Brunel (p. 293), mais surtout L. Carolus-Barré (p. 112-118), qui ont formulé les critiques les plus serrées. M. G. ayant affirmé (p. 22, note 1) qu'il étudiait seulement des « chartes originales », se voyait reprocher d'avoir utilisé, sans faire de distinction, chartes originales (= les documents que les intéressés ont eus entre les mains), vidimus (= copies confirmées) et cartulaires (= recueils de copies parfois tardifs). L. Carolus-Barré relevait en outre des erreurs de localisation et des fautes de lecture ; et sur ce dernier point les vérifications d'A. Henry et H. Roussel mettaient en évidence encore d'autres bévues typographiques.

Pour les textes littéraires, même genre de reproches, soulevés surtout par Cl. Régnier (p. 256-257) et A. Henry (p. 393-394) : choix parfois contestables, localisation et datation souvent incertaines, emploi d'éditions dont plusieurs présentent des textes peu sûrs qu'il aurait été nécessaire de contrôler sur les manuscrits, etc.

Tant et si bien que M. G., beau joueur, ayant reconnu le bien-fondé de la plupart de ces critiques, a fait tout son possible pour remédier aux défauts signalés, éliminant les textes douteux et les remplaçant par des documents mieux datés et localisés, corrigeant les fautes d'édition, faisant un tri plus serré de ce qui seul méritait d'être utilisé, respectant mieux l'histoire, bref s'efforçant de donner des bases beaucoup moins contestables à son nouveau livre.

De la liste primitive des matériaux utilisés ont disparu, pour Arras, la charte mentionnée sous *d*, p. 24 ; pour Senlis, celle mentionnée sous *a*, p. 25 ; et en outre les douze chartes isolées indiquées p. 26. Ont été ajoutées, pour Lille, Tournai, Mons, Cambrai, Douai, Arras, des chartes empruntées au recueil de M. Gysse-ling, *Les plus anciens textes franç. non littér. en Belg. et dans le Nord de la France* (1949) ; pour Boulogne, Amiens, Saint-Quentin, Noyon, Beauvais, Compiègne,

Soissons, Senlis, des chartes tirées de la publication de L. Carolus-Barré, *Les plus anciennes chartes en langue française*, tome I, pièces originales conservées aux Archives de l'Oise (1964) ; pour Lille, deux chartes extraites de la *Gramm. de l'a. franç.* de Schwan-Behrens ; pour Tournai a été utilisé le recueil de P. Ruelle, *31 chirographes tournaisiens* (1962) ; pour Mons, le recueil de chartes publié par L. Devillers (1882) et la publication de P. Ruelle, *Actes d'intérêt privé conservés aux archives de l'État à Mons* (1962). Ce qui fait que cette fois les chartes utilisées sont bien « originales ». — Pour les textes littéraires, une seule adjonction : *Renart le Nouvel*, éd. Roussel, 1961 ; deux éditions anciennes ont été remplacées par des éditions plus récentes : *Huon de Bordeaux*, éd. Ruelle, 1960, au lieu de l'éd. Guessard, 1860 ; Jean Bodel, *Jeu de saint Nicolas*, éd. A. Henry, 1965, au lieu de l'éd. Jeanroy, 1925.

c) *La scripta picarde*. Chapitre tout neuf, où l'auteur montre que, pour définir ce qu'on peut entendre par langue écrite ou scripta franco-picarde, il convient d'abord d'établir le rapport qui pouvait exister entre la langue écrite et le dialecte réellement parlé par la population de la région ; puis de bien se persuader que la scripta picarde, comme toutes les scriptae de langue d'oïl, n'est pas un produit de formation purement régionale, mais doit être née du contact entre le parler régional et une influence qui venait du dehors, probablement de la région parisienne, et que par conséquent cette scripta est composite. Le but de l'ouvrage sera, par suite, non pas d'exposer le dialecte picard du moyen âge, mais de déterminer les éléments spécifiquement picards de la scripta franco-picarde.

#### Phonétique.

§ 1. *a* libre accentué > *e*, *ei*. — Alors que, dans la 1<sup>re</sup> éd., M. G. examinait, mais de façon incomplète et décousue (voir Cl. Rénier, p. 259), la question de *i* parasite, lequel se développe souvent en picard après voyelle (talem > *teil*, Jacobum > *Jaike*, hanc horam > *encoire*, etc.), dans la nouvelle édition l'article est mieux ordonné et ne traite plus que du cas de *a* tonique libre passant à *a<sub>e</sub>*, puis *e*, puis encore *ei*, par suite de la tendance palatalisante qui aurait agi encore une fois dans le courant du XIII<sup>e</sup> s. Des statistiques précisent les dates et l'extension de cette évolution.

§ 2. -avu > *au*, *eu*. — Un seul changement notable, apportant plus de précision. L'ancien texte (p. 37, l. 9) : « en général le picard *au* a évolué en *eu* » est remplacé par : « dans les parties occidentales et méridionales de l'aire picarde il y a évolution de *au* à *eu* ». Quelques autres petites modifications de détail, p. ex. *auca* > *oue* (Noyon) ajouté aux exemples.

§ 3. Il est mieux construit, les voyelles toniques y étant distinguées des voyelles protoniques.

§ 4. *a + l* > *au*. — L'affirmation : « en picard *l* se vocalise ou tombe » a reçu une formulation plus nuancée : « *l* se vocalise normalement ; il peut tomber dans certaines circonstances ».

§ 5. -alis > -els, -eus. — Sous « 1<sup>o</sup> *l* vocalisé », la rédaction trop vague : « par un développement qui n'est pas encore expliqué, -eus (*el* + cons.) passe souvent à -ieus », est remplacée par l'explication que donne Fouché (*Phonét.*, p. 319) : -ieus,

résultat d'une diphthongaison de *e* venant de *a*, conditionnée par *w* venant de *l* vocalisé ; ce qui élimine l'essai d'explication qui avait été tenté dans la 1<sup>re</sup> éd. : « le passage de *eus* à *ieus* peut être dû à l'analogie des terminaisons picardes *-ieus*, *-ius* du type *filius* > *fius*, *fiens* ». — Sous 2<sup>o</sup>, ligne 1, une restriction : « plus spécifiquement picarde est la chute de *l* dans *-alis*, qui aboutit à *-és* », devient : « plus spécifiquement, bien que pas exclusivement picarde, est la chute de *l*... ». — L'exemple *amirés* de Huon, qui ne comporte pas le suff. *-alis*, a été supprimé, ainsi que les trois dernières lignes du paragraphe.

§ 6. *a* + yod > *ai* et *a*. — La présentation nouvelle est plus claire et met mieux en évidence la réduction picarde de *ay* à *a* qui apparaît dès le XII<sup>e</sup> s. et qui, dans les parlars modernes, se présente surtout au contact de *-sy* : *basiare* > *baisier* > *basier*, *bager*.

§ 7. *-áticu* > *-age*, *-aige*. — Seules les dernières lignes ont été changées, remplacées par une citation de Palsgrave témoignant qu'en 1530 *-aige* se prononçait bien *-edge* et n'était pas une simple graphie de *-age*.

§ 11. *ě* > *ie*. — Une adjonction comble une lacune au premier alinéa : « cette diphthongaison affecte aussi un *e* secondaire, ainsi un *e* issu du passage de *ar* à *er* : *kierkier* < *kerkier* < *karkier* < *carricare*, ou remontant à *ai* : *sierement* < *saiement* < *sacramentu*, ou encore résultant de l'ouverture d'un ancien *e* entravé : *ciercle* < *cercle* < *cīrculu* ». — La conclusion de la p. 46, avec sa référence à la théorie de Morf, est supprimée et remplacée par deux paragraphes beaucoup plus précis sur la date et l'extension de cette évolution. — D'autre part est supprimée l'affirmation plutôt « curieuse » (selon le mot de Cl. Régnier, p. 260) que Froissart et Molinet, qui ont *e* plutôt que *ie*, auraient été « probablement influencés par l'orthographe française ». Elle est remplacée par les « manuscrits de Molinet » et « les manuscrits de Froissart », ce qui met les auteurs hors de cause puisque nous ne possédons pas leurs manuscrits originaux, et ne s'applique qu'à l'usage des copistes.

§ 12. *e*, *i* + *l* ou *l* entravé > *eau*, *iau*, *au*. — Ce paragraphe a été entièrement réécrit et une histoire beaucoup plus précise des différentes évolutions y est tracée. Il est remarqué en particulier que la fréquence de *-iau* pour *-eau* est telle au moyen âge qu'on ne peut songer à un picardisme ; *iau* est l'aboutissement phonétique de *eau*.

§ 15. *e* + nasale + cons. > *ē*. — Quelques exemples qui ne convenaient pas ont été supprimés : au deuxième alinéa, *ensī*, de *en* + *sī*, qui ne prouve pas que *en* note *ē* ; au dernier alinéa, *Engleterre*, *Englais*, où *en* est étymologique, et non pas *an* ; *enqui*, formé sans doute avec *hinc* et non pas avec *hanc*.

§ 16. *e* fermé libre et *e* fermé + yod > *ei* > *oi*. — Ont été supprimés p. 52, l. 1, deux exemples non probants : *erre*, qui ne vient pas de *iter* (lequel donne *oirre*), mais est un déverbal de *errer* ; *fes* de Jean Bodel, *Jeu de St Nic.*, 970, qui vient non de *vice*, mais de *fasce*, comme l'a fait remarquer Cl. Régnier (il s'agit de l'expression *a fes* « en masse »).

§ 17. Au deuxième alinéa, « *vir*, *caïr*, *seïr* sont vraisemblablement dus à une attraction par la 2<sup>e</sup> conjug. » devient, moins affirmativement, « sont peut-être dus... ».



§ 19. *e* fermé + nasale > *ain*. — L'article est complètement remanié. Constatant la confusion qui s'est produite en picard comme en français entre *ein* et *ain*, avec généralisation en picard de cette dernière graphie, l'auteur essaie de déterminer la valeur phonique de *ain* : prononçait-on *āyn* ? ou *ain* n'était-il qu'une graphie pour *ein* prononcé *ēyn* ? Le problème semble lié à celui de *ai* : du moment que *ai* passe à *e*, *āyn* ne se maintient pas non plus. La prononciation moderne *ān*, qu'on trouve à côté de *in*, repose par suite non sur la monophthongaison d'un ancien *āyn*, mais sur l'ouverture d'un *e* récent.

§ 21. *-ivu* > *-iu*, *-ieu*. — L'adj. *eskiu* « rétif » était donné comme venant du francique *skiuhan* ; plus exactement la nouvelle édition déclare « cet adjectif dérivé du verbe *eskiver* », qui, lui, vient bien de *skiuhjan*.

§ 23. *o* + *l* + cons. > *au*. — Non seulement l'article a été remanié pour que la présentation en soit plus claire, mais surtout il a été développé par des considérations sur la valeur phonétique de *au* et sur l'évolution de *o* + *l* (chute ou nasalisation de *l*).

§ 24. *o* ouvert + yod > *ui*. — Article complètement récrit. Le texte primitif, très retouché, est passé au § 27. Un alinéa nouveau est consacré à l'évolution de *o* ouvert tonique suivi de *l* mouillé, dont le résultat est également *ui*. Et surtout l'explication des exceptions où *o* + yod aboutit à *oi* et non à *ui* est beaucoup plus précise. Les alinéas 1 et 2 du § 27 qui examinaient cette question ont en effet été déplacés et insérés à la fin du § 24. De plus, l'étymologie erronée *botte* (dans un ex. tiré de Molinet) < *buxida*, à la fin du 1<sup>er</sup> alinéa, a été supprimée ; le mot, qui signifie « grande quantité », ne vient d'ailleurs pas non plus, comme le dit le *FEW*, I, 657 a, de *\*bütt-*, mais plutôt d'un radical german. *\*bott-* (*REW*<sup>3</sup>, 1239 a). — A l'alinéa 2, la quantité de l'*o* de *parochia*, *parofia*, qui est brève et non longue, a été modifiée ; la quantité de l'*o* de *\*canoniu*, *\*moniu*, qui est longue, a été indiquée ; la forme *\*claustriu*, supposée arbitrairement pour *claustru*, a été supprimée, puisqu'il s'agit dans ce mot non de *o* + yod, mais de la diphtongue latine qui donne régulièrement *o*.

§ 27. *o* fermé + yod. — Modification complète. Les alinéas 1 et 2, transportés à la fin du § 24, ont été remplacés par deux autres qui viennent de l'ancien § 24, lequel a été très remanié. Le premier concerne le mot *angüstia* > *anguisse* ; le second les mots du type *cüneata* > *cuiignie*. D'autre part, les formes verbales *anoie*, *anoit*, qui avaient été alléguées pour montrer que le picard n'a pas toujours diphtongué *ö* au contact de yod et a pu obtenir phonétiquement *oi* et non *\*uei*, *ui*, ont été supprimées, ces formes étant analogiques de *anoier*. — L'alinéa 3 a été maintenu, après correction de la quantité de l'*o* de *memoria*, *historia*, *eborea*, *ambrosia* (*o* bref et non long), et avec cette remarque importante que, « dans les mots empruntés par voie savante comme *glōria*, *victōria*, tous les *o* se sont ouverts ».

§ 28. *o* + nasale > *on*, fréquemment *ou*. — Ce paragraphe a été coupé en deux pour former les nouveaux §§ 28 a : « *o* + nasale > *on*, *ou* », et 28 b : « *o* accentué + nasale > *u*, *ou*, *o* ». Le 2<sup>e</sup> alinéa n'a gardé que sa première phrase : « Les formes en *-on* sont particulièrement fréquentes en ancien picard. » Les exemples tirés de Molinet et qui tendaient à « démontrer que l'*o* devant *n* était si fermé et si

peu nasalisé qu'il pouvait se confondre avec *ou* », ont été supprimés. En effet, *monstre* rimant avec *poultre* et *oultre*, *mout* rimant avec *mont* ne « démontrent » rien, puisque dans un cas la forme primitive est *mostre* (*n* tombant devant *s*), et que, dans l'autre, *mout* a une variante nasalisée *mont* (ainsi *monteploier*). — Le dernier alinéa, qui concerne le mot *pomme*, est devenu le § 28 b. Il s'agit surtout d'expliquer des rimes du type *pume* < *pōma* : *plume* < *plūma*, et par suite de préciser la valeur phonique de *u*. Il est probable que, « d'une part, *o* suivi d'une nasale a été nasalisé en *un*, *o* s'étant fermé en *ou* avant la nasalisation, et que, d'autre part, au moment de la nasalisation, *ou* en picard n'ayant pas encore abouti à *u*, est passé à *un* ». Ce qui n'empêche pas, déclare un dernier alinéa, que, dans certains cas, « le signe *u* de la scripta indiquait une phonie *u* » (ex. *crupe*, *furnir*, etc.).

§ 29. *a* initial. — La fin de l'article a été modifiée. Alors que l'auteur avait déclaré qu'« il ne faut pas attacher trop d'importance à des graphies telles que *sanescal*, *castalain*, *manece*, etc. », il constate maintenant qu'il s'agit là d'une nette « tendance à faire passer *e* initial ou protonique à *a*, passage facilité dans certains cas par l'assimilation ». La tendance est très ancienne d'ailleurs, puisque, à côté des exemples cités ci-dessus, on peut mettre *manatiat* (= *minatur*), *manaces* (= *minaces*) des gloses de Reichenau, *manatce* de la Séquence de sainte Eulalie.

§ 30. Cet article, sur la réduction de *e* atone en hiatus, a été complètement remanié à la suite de la critique serrée qu'en avait faite Cl. Régnier, p. 264.

§ 31. Ce très court article, concernant *e* initial en contact avec une labiale, a été raccourci encore dans la nouvelle édition par suppression d'une phrase concernant le wallon et élimination de deux exemples ne convenant pas, *cardonnal* et *sougvretaine*, où l'*e* (*i*) n'était pas en contact avec une labiale.

§ 33. *e*, *o* protoniques + *s* provenant en général de yod > *i*. — Ce titre devient : « réduction à *i* de *ei* roman protonique devant *s* ». Peu de changements, mais la phrase finale un peu hasardée : « il est permis d'admettre que le phénomène est avant tout picard », a été supprimée.

§ 34. *e* protonique + *l*, *ŷ* > *i*, *ei*, *e*. — Dans la 1<sup>re</sup> éd., ce paragraphe souffrait de ce que l'auteur n'avait pas pris soin de distinguer entre *e* prétonique atone, pour lequel picard et francien concordent, et *e* initial, qui se ferme en *i* seulement en picard. Les listes d'exemples rassemblaient des cas différents. Dans la nouvelle édition, ces exemples ont été classés en trois catégories : 1<sup>o</sup> changement commun au picard et au francien : *e* prétonique atone se ferme en *i* devant *l*, *ŷ* (*paveillon* > *pavillon*) ; 2<sup>o</sup> phénomène picard de fermeture de *e* initial (*seigneur* > *signeur*) ; 3<sup>o</sup> termes d'origines diverses, dont l'évolution est obscure (*tilleul*, de *til* < lat. *tiliu*).

§ 36. *o* initial devant nasale > *a* dans certains mots, *pramette* p. ex. Une précision est ajoutée : « ces formes se trouvent aussi dans la scripta normande et dans celles de l'Ouest ».

§ 39. *c* + yod, *t* + yod finals > *-c(h)*, franç. *-z*. — L'exemple « *anteo* > *ainc*, mais plus fréquemment *ains* » a été supprimé. On substitue en effet maintenant *antius* à *anteo*. Signalons que Cl. Régnier posait en outre la question de savoir si *ainc* est une variante de *ainz*, ou ne provient pas plutôt de \**anque* (FEW, I, 100).

§ 41. *c + a* à l'initiale, et intérieur derrière consonne  $> k$ . — 1° *c + a* entravé. — La phrase : « dans *kierkier, kierue, ... -kie* doit passer pour un début de palatalisation » est supprimée et remplacée par l'explication certainement plus juste : « ces formes s'expliquent par la diphtongaison de *ç* entravé, qui atteint aussi bien *er* issu de *ar* (*kerue < karue*) qu'un ancien *ç* issu de *ĕ* ». — L'auteur a maintenu, peut-être à tort, les ex. *kieus* « choix » et *kieusissiés*, en face de *coisir*, car là le doublet *kie-* de *k-* s'explique probablement, comme le fait remarquer Cl. Régnier, p. 266, par des divergences à l'intérieur du germanique : *\*kiosan* en face de *\*kausjan*.

2° *c + a* libre initial et intérieur  $> ke$ . — Ce paragraphe est devenu : « *c + a* libre dans les mots d'origine latine, germanique ou autre, *k* germanique ou arabe + *i, e > k* ». Le titre couvre ainsi beaucoup plus exactement la matière traitée, qui, de plus, est mieux classée : 1° *c* devant voyelle tonique (initiale ou intérieure), 2° *c* devant voyelle non tonique (initiale ou intérieure). — La conclusion sur les rimes mixtes a été précisée : « Notons, dit la nouvelle édition, que les rimes mixtes du type *blanche, semblanche* ne sont exactes dans aucun dialecte (franç. *blanche : semblance* ; pic. *blanke : semblanche*) ; elles supposent un mélange et ne sont pas propres au picard ; mais l'usage fréquent de cette convention indique un auteur d'origine septentrionale. » — Plus loin, à l'alinéa *c* de la conclusion, a disparu la suggestion que, dans des graphies comme *chou-ronne, auchune, etc.*, « on pourrait voir dans *ch* le début de la deuxième palatalisation picarde qui affecta la vélaire *c + o, u, et qu + i, e, a* ». On lit maintenant : « *ch* dans ces mots est vraisemblablement une équivalence graphique de *k* ». — En outre, un paragraphe est ajouté qui explique l'emploi de *c* avec la valeur de *k* devant *e* et *i* par le maintien de l'orthographe latine, qui permettait au lecteur d'interpréter les graphies comme il l'entendait, par *k, ch* ou *tch*.

3° traitement de *c* dans le groupe cons. + *i* syncopé + *-ca(re)*. — Peu de changements, sauf que la conclusion de l'alinéa *a* : « le résultat est donc le même qu'en francien » est atténuée en : « est donc généralement le même... » ; et que, dans l'alinéa *b*, sous *a a*, est supprimé l'exemple *esreekier* (Molinet), qui ne vient pas de *extradicare*.

§ 42. *g + a* lat., *g + a, e, i* german.  $> g$ . — Dans le tableau des parlars modernes, il est précisé p. 102 que les formes qui ont l'affriquée *dj*, comme *djé* « geai », *djāp* « jambe », ne continuent pas un état ancien, mais présentent la palatalisation récente de *g* devant *e* et *ā*.

§ 43. *-cw-* intervocalique  $> w, u$ . — L'affirmation assez surprenante que « la forme *aigue, ague, aig(h)e, egue* est d'origine dauphinoise » a été supprimée et remplacée par : « Dans la langue des chartes il ne peut guère s'agir d'un emprunt fait par la langue littéraire au provençal, mais plutôt d'une conséquence de l'hésitation entre *w* et *gw, g*, dans les mots empruntés au germanique, hésitation qui a pu s'étendre à *ewe > egue*. »

§ 44. *e* svarabhaktique. — Adjonction à la fin du paragraphe : « Cet *e* se rencontre aussi dans la scripta normande. »

§ 45. *-aticu*. — Adjonction de quelques exemples provenant des chartes du Valois.

§ 46. L'alinéa 2 a été remanié et précisé relativement à la conservation du *t* final dans les termin. *-et, -it, -ut* venant de *-atu, -itu, -utu, -ate, -ute*, et un long développement a remplacé le dernier alinéa de la rédaction primitive. Il concerne, d'une part, la distinction « entre deux traditions graphiques à l'intérieur de l'aire picarde, *t* final étant écrit au Nord-Est dans toutes les terminaisons, alors qu'au Sud-Est il ne s'est maintenu que dans *-ut* » (p. 105) ; d'autre part, la formation de féminins secondaires en *-ute* et *-ite*, qui semblent « plaider en faveur d'une conservation phonétique de *t* final après une voyelle accentuée », quoique l'action de l'analogie ne doive pas être écartée (p. 106).

§ 48. *s* et *ss* + *yod* > *j, ch*. — Article complètement refait.

§ 51. *w* german. initial. — La phrase centrale du 1<sup>er</sup> alinéa est modifiée. Au lieu de : « La carte 626 *garder* de l'*ALF* nous montre que *w*- subsiste à la périphérie orientale de la Galloromania, du Pas-de-Calais jusqu'à la vallée d'Aoste », on lit maintenant : « Dans la scripta normande, ainsi que dans les patois normands modernes (avec le passage de *w*- à *v*- en Haute-Normandie), on trouve également des exemples de la conservation [imprimé *conversation* par coquille typographique] de *w*- germanique. »

§ 52. *-abulu, -a, -abile* > *-avle, -aule*. — Les alinéas 2, 3 et 4 sont complètement transformés et longuement développés par le résumé d'une étude de Robert Lorient sur la formation des trois types *-aule, -avle, -able*, qui s'est faite à trois époques différentes : celto-romane ou protoromane *aule* (> *ol, ôl* dans les parlers modernes), germano-romane *-avle* (> *-av, -af*), franco-romane *-able* (> *-ab, -ap*). — D'autre part, l'alinéa concernant la répartition de *-avle* et *-aule* dans les chartes est remanié, et la carte qui l'illustrait est supprimée.

§ 53. *-ibula, -ebula, -ibile* > *-ivle, -iule*. — Adjonction de l'exemple *esteule* à la fin du 1<sup>er</sup> alinéa.

§ 56. Dissimilation de *r*. — Adjonction de l'ex. *prenre, (a)penre* < (ap)prendre.

§ 58. Chute de *l* dans le groupe *n + l + cons.* — Au 2<sup>e</sup> alinéa, suppression de l'explication par « emprunts à une scripta non picarde, probablement wallonne », pour un certain nombre de formes (*acun, savage,...*) qui n'ont pas d'équivalents dans les patois picards modernes. — Les alinéas 3 et 4 ont été remaniés et fondus en un développement relatif à *a + l + nasale*, type *ganne* « jaune » < *galbinu*.

§ 60. Confusion de *n* et de *n* mouillé. — Ce titre est remplacé par : « *n + yod* à la finale > *-n* », et l'article est complètement remanié.

§ 62. Graphies *gn* et *ng*. — Article refait également, avec en particulier des considérations sur l'évolution des groupes latins *-ny, -my, -mmy, -mby, -mny*.

### Morphologie.

Cette partie du livre présente beaucoup moins de modifications que les chapitres consacrés à la phonétique.

§ 63. L'article. — Au début du 2<sup>e</sup> alinéa, une indication nouvelle : « L'emploi de *le* pour le féminin n'est pas dû à la perte d'un genre ; il est, comme dans les adjectifs possessifs *me, te, se*, le résultat d'une évolution phonétique ; car, à part quelques textes négligés, les scribes écrivent toujours à *le* « à la » et non *eu* ; *en le*

« en la » et non *el, ou* ; *de le* « de la » et non *del, dou.* » — A la fin de l'alinéa, l'appellation « Picardie proprement dite » est remplacée par « régions occidentales et méridionales de l'aire picarde ».

P. 100 de la 1<sup>re</sup> édition, on trouvait la mention « Substantifs et adjectifs » sans aucun commentaire, ce qui sous-entendait que l'usage picard ne différait en rien de l'usage francien. La nouvelle édition, p. 122, reproduit les remarques que Cl. Régnier avait présentées, dans son compte rendu, sur le purisme des scribes picards et en particulier sur leur respect de la déclinaison à deux cas.

§ 64. Pronoms personnels. — La phrase de début : « *ego* a donné deux résultats, *jou* et *je* » devient, avec moins de rigueur : « *ego* a donné généralement deux résultats... ». — Une adjonction est placée en note au 3<sup>e</sup> alinéa : « Le pronom *te* au lieu de *tu* apparaît dans quelques textes. » Suivent un certain nombre d'exemples. — A la fin de l'article, adjonction d'une longue note sur *chu* et *ju*, qui se rencontrent en face de *chou, jou, che, je*.

§ 65. A la fin du 2<sup>e</sup> alinéa, une phrase a été ajoutée, qui indique l'origine des formes *mi, ti* : « Elles proviennent des datifs latins *mihi, tibi*, contractés en *mi, ti* dès le latin tardif. »

§ 66. Adjectifs possessifs. — A la fin du paragraphe a été ajouté un alinéa sur l'emploi, propre au Hainaut et au Tournais, des possessifs *me, te, se*, au lieu de *men, ten, sen*.

§ 68. Adjectif possessif réduit *no, vo*. — Un lapsus a été corrigé à l'avant-dernier alinéa, où la forme *les noes* (ex. *les noes batalles*), donnée comme pronom possessif dans la 1<sup>re</sup> éd., est rétablie dans sa fonction adjectivale.

§ 70. Pronoms démonstratifs. — Les graphies picardes avec *ch* : *chil, chist,...* ont été rétablies, au lieu des graphies franciennes *cil, cist,...* précédemment données. En outre, la forme sujet fém. *chille* a été notée à côté de *chele*, et la forme sujet plur. *chestes* à côté de *ches*.

§ 77. La carte de la p. 117, relative aux terminaisons d'imparfaits, a été supprimée.

§ 80. Présent du subjonctif en *-che* et *-ge*. — Article refait et développé. En particulier a été ajoutée une longue liste d'exemples où un *e* atone s'intercale entre le radical et la termin. *-che* (type *porteche, doiveche*), et une autre liste de subj. en *-ie* (qu'il *doivie, gardie,...*), ces dernières formes étant « vraisemblablement des variantes graphiques de *-ge* ».

### Syntaxe.

Peu de modifications à signaler.

§ 81. La remarque suivante est ajoutée à la fin du paragraphe : « L'*e* de *me, te* est muet en finale absolue et élide devant une voyelle, mais il est prononcé *é* devant un mot commençant par une consonne », et cette remarque comporte une note qui signale le même phénomène de phonétique syntaxique dans les termin. des adj. fém. et de la 6<sup>e</sup> pers. du présent des verbes.

Le § 82 est devenu le § 83 et a été remplacé par un paragraphe nouveau sur l'enclise du pronom sujet.

**Chapitre V.** — Intitulé d'abord « Quelques aspects de géographie linguistique », il a été complètement remanié et a pris le titre de « Conclusions ». Il ne s'agit plus des théories de Morf ni des « divisions internes de la Picardie », ce qui a entraîné la suppression de la carte de la p. 127, mais simplement d'un résumé des résultats obtenus. — Dans une deuxième partie, consacrée à la « confrontation de l'ancien picard avec les plus importantes scriptae d'oïl du moyen âge », quelques rectifications de détail sont intervenues, commandées, bien entendu, par les modifications qui ont été apportées à la rédaction des différents paragraphes du livre.

**Chapitre VI.** — « Petite anthologie picarde », devenue simplement « Choix de textes » dans la nouvelle rédaction. Ce chapitre est en rapports directs avec le chapitre premier, où il était question des matériaux utilisés, et, par suite, il a été remanié sous l'influence des mêmes critiques. Le mot « originales », qui s'appliquait à toutes les chartes et que MM. Brunel et Carolus-Barré avaient si vivement critiqué, a, bien sûr, disparu. Le nouveau choix comporte 27 chartes contre 23 précédemment ; 9 ont été supprimées : Lille 1247, Tournai 1249, Arras 1269, Selincourt 1270, Noyon 1268, Beauvais 1274, Soissons 1241, Compiègne 1245, Senlis 1287 ; par contre 13 ont été introduites qui ne figuraient pas dans la 1<sup>re</sup> édition : Mons 1315, Tournai 1285, Lille 1271, Cambrai 1225, Saint-Omer 1222, Arras 1283, Boulonnais 1283, Selincourt 1273, Noyon 1259, Beauvais 1285, Soissons 1255, Compiègne 1262-63, Senlis 1285. D'autre part ont été supprimés, à la fin de chaque morceau, les renvois aux paragraphes de la Grammaire qui en expliquaient les particularités dialectales. — A noter aussi que, dans les chartes conservées, les erreurs de transcription qui avaient été signalées par A. Henry ont été corrigées. Mais quelques autres fautes apparaissent dans les nouveaux textes. Ainsi Mons 1315, p. 160, l. 31, *rebellens* est à lire *rebelleus* ; Tournai 1285, p. 160, l. 18, *a sols et a paiiet* est à lire *asols et apaiiet* ; Cambrai 1225, p. 164, l. 39, *se le nes pooit* doit se lire *s'ele nes pooit* ; Beauvais 1285, p. 174, l. 25, lire *nous*, *a le requeste...*, avec une virgule après *nous* ; p. 175, les lignes 28 et 29 ont été interverties ; Compiègne 1262-63, p. 176, l. 7 : *depant dit*, lire : *devant dit*.

Les textes littéraires ont subi moins de changements ; trois ont été supprimés : *le Chevalier as deux espées*, *le Roman de Carité*, l'épithaphe de 1504 ; un seul a été ajouté : *Huon de Bordeaux*, p. 178. Il reste donc 17 de ces textes contre 19, et eux aussi ont été revus sur les manuscrits ou corrigés d'après les meilleures éditions. Un vers cependant de *Huon de B.* est inexact, le vers 15, p. 178 : *Oedes est ses oncles, si dist qu'il ocira*. D'une part *Oedes*, avec s final, non placé à la césure, forme deux syllabes, alors qu'il n'en faudrait qu'une ; d'autre part, il faut lire : *qu'il l'ocira*.

Le **Glossaire** a, naturellement, été révisé, puisque les textes utilisés ne sont plus exactement les mêmes. Là aussi on constate des corrections, comme par exemple, indiquées par M. Henry, des traductions plus exactes des mots *basse-cambre*, *parvenir*, *assolle*, *atemprement*, *dangier*, *herbergie*, *maillie*, *avoir du poil de l'ours*, etc.



**Appendice.** — « Comment localiser un texte littéraire ? » Ces pages ont disparu dans la nouvelle édition. En effet, comme l'avait très bien noté A. Henry, « ce chapitre était trop réduit pour pouvoir traiter un problème aussi compliqué, et il posait ce problème d'une manière incomplète. Pour localiser un tel texte, il faut recourir à d'autres arguments que des arguments phonétiques et morphologiques : lexicque, allusions historiques et géographiques, etc. » Or M. G. parlait uniquement de la scripta, laquelle « est presque toujours l'effet d'un copiste quelconque et non de l'auteur. On ne peut valablement se baser que sur les rimes et la mesure des vers, et encore. Et quand le texte est en prose ? »

L'**index** enfin a été très largement étoffé : 415 mentions contre 114.

Le livre, comme on le voit, a été sérieusement amendé, et l'on ne peut que se réjouir de cette loyale collaboration entre l'auteur et la critique, laquelle, il faut le reconnaître, avait été largement constructive. Comme il s'agit d'un manuel, devenu depuis sa première publication un ouvrage de référence pour tous les picardisants, son utilisation sera désormais beaucoup plus sûre. Tous ceux qui ont à lire de vieux textes picards trouveront là un guide auquel ils peuvent entièrement se fier.

L.-F. FLUTRE.

*Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français, Datations et Documents lexicographiques*, 2<sup>e</sup> série, fasc. 1. Publiés par B. Quemada, Didier éd., Paris, 1970 ; in-8°, xvi + 167 p.

M. Q. continue la très utile publication de ses *Matériaux* dans une seconde série d'ouvrages, dont c'est ici le premier volume. L'édition lettre par lettre exigeait de longs délais : dans la première série, l'A (*abacot-azyme*) est de 1959, le B\* (*baba-byzantinisme*) est de 1960, le C (*cabale-cytotropisme*) de 1965. A ce compte, on pouvait se demander quand paraîtraient les dernières lettres. M. Q. pense fournir désormais une documentation portant sur l'ensemble A-Z dans chaque livraison et il prévoit deux livraisons par an, ce qui suppose un effort considérable.

Il nous a paru que les normes suivies, pour la présentation des mots, s'étaient elles aussi quelque peu modifiées. On pouvait s'y attendre : les tomes parus avaient suscité un vif intérêt, qui s'était traduit en particulier, dans les recensions, par des souhaits et des suggestions pour la suite du travail. Il semble d'abord que, par souci d'efficacité, on ait abandonné les articles qui n'ajoutaient rien aux données du *FEW*. Ensuite, on a accordé moins d'importance aux dépouillements parus ces dernières années dans les thèses, les mélanges et les revues. On a donc moins cherché, apparemment, à préciser l'état des connaissances sur tel ou tel mot, qu'à faire la part belle aux données nouvelles fournies par les collaborateurs de l'ouvrage, ce qui traduit une optique tout à fait acceptable, puisqu'il ne s'agit ici, en aucune façon, d'un dictionnaire.

Comme dans les volumes précédents, et c'est fort bien ainsi, les vocables retenus appartiennent à tous les étages de la langue, de l'argot (*s'empaffer, flicadard, mornif*) au français le plus littéraire (*gallomanie, indevoir, paysaniste*).

Les langues techniques sont toujours bien représentées, surtout celles de la cuisine (*estouffade, julienne, mitonnade*) et de la médecine (*exomphale, fébricule, fémur*). Les noms propres ne sont pas oubliés (*Islande, Japon, États-Unis*), ni les adverbes en *-ment*. Enfin, les hapax sont nombreux. Ils montrent d'heureuse façon le jeu de la composition et de la dérivation aux diverses époques et témoignent, d'une façon générale, que notre langue n'a jamais été si sclérosée qu'on le dit parfois. Mais l'histoire de tels mots en apprend moins, peut-être, que celle de mots courants comme *argenté, dissiper* ou *mâchoire*. L'intérêt s'accroît encore quand un texte présentant une première attestation nous éclaire sur les conditions d'un emprunt (*tract*), quand il porte témoignage sur un concept nouveau (*européennement, panaméricain*) ou sur la marche de la science (*électromagnétisme, évolutionnisme*), quand il jette enfin une lueur, si modeste soit-elle, sur les habitudes d'une époque (*auto-stoppeur, frites, vareuse*). C'est souvent le cas dans ces pages.

La présentation s'est améliorée. Au fascicule in-8°, sur beau papier, l'utilisateur peut préférer les fiches (12,5 × 7,5) qui lui sont également proposées. C'est, pour les chercheurs, une excellente innovation. Avant de donner quelques remarques de détail, comme pour le volume précédent (v. *RLiR* XXX, 1966, 418-422), signalons que la typographie de la présente livraison est soignée et que nous n'avons pas relevé de fautes d'impression.

BELLADONE, var. *belladonna*, 1602. Ce nom de plante a été remarqué par M. Mathée dans le commentaire de Mattioli à son édition de Dioscoride (1544). Le savant français le cite comme nom de plante italien, puis l'utilise pour son propre compte sous la même forme : « L'herbe nommée des Italiens, Bella donna, des herbiers, Solanum maius n'est la Morelle endormante [...] : mais ne produisant la Bella donna escosses [...], demonstre qu'il y ha grande difference entre l'herbe Bella donna, & la Morelle endormante », *Les six livres de Pedacion Dioscoride d'Anazarbe de la Matiere Medicinale, Translatez de latin en françois par Martin Mathée*, Lyon, 1553, 272 a. 1572 : « cette belladonna », « belledame », « belle dame », J. des Moulins, et 1698 : « la Belladona », « Bella dona », N. Lémery, in *RLiR* XXVIII, 1964, 309-312. — BUCENTAURE, var. *bucintore*, 1537. Mieux vaudrait sans doute écrire ce nom avec B majuscule. Entre 1486 et 1500 (voyage de 1485-1486) : « icelluy bateau nommé Bugentor », « dudit Bugentor », G. Lengherand, *Voyage*, éd. D. de Godefroy Menilglaise, Mons, 1861, 79. 1573 : « vne grande Gallere paincte, & couuerte de satin rouge, qu'ilz nomment Bussantor », « Dans iceluy Bussantor », A. Regnaut, *Discours du voyage d'outremer*, Lyon, 11. La forme actuelle se lit ca. 1579 : « un vaisseau assez semblable au Bucentaure de Venise », Carlier de Pinon, *Voyage en Orient*, éd. E. Blochet, Paris, 1920, 181. Mais en 1626 : « le Bucentore », P. Bordier, *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac*, éd. Th. de Gontaut Biron, Paris-Auch, 1888, 11. — CALVINISME, 1570, *Dict. lat.-angl.*, in *OED*, et 1572, poème de Ronsard, in Guérin, *Dict. des Dict.* (1892). Antérieur à l'attestation (anglaise) de 1570, le poème cité fut rédigé en 1567 ; v. Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. P. Laumonier, révisée et complétée par I. Silver et R. Lebègue, XVIII, 2, Paris, 1967, 362 n. l. Ronsard utilise en outre CALVINISTE, nom, et CALVIN, adj. :



« comment un Calviniste Pourroit-il bien juger des actes d'un Papiste ? », *Responce de P. de Ronsard... aux iniures et calomnies de ie ne sçay quels Predicans, & Ministres de Geneue*, Paris, 1563, in éd. P. Laumonier, XI, Paris, 1946, 149 ; « cette teste Calvine », *ibid.*, 153. — CANULARESQUE, 1964. G. Esnault, *Dict. hist. des argots fr.*, Paris, 1965, date le mot de 1910. Il était usuel en khâgne, au Lycée Henri IV, en 1933. — COLLER 'donner, appliquer', 1886. A. Delvau relève : « *Coller*, v. a. Donner, — dans l'argot des faubouriens qui collent souvent des soufflets... » et « *Coller*, v. a. Mettre, placer, envoyer, — dans l'argot du peuple », *Dict. de la Langue verte*, Paris, 1866. — COLLER (SE), avec un ex. de « se coller dans le fusil », 1884. La même locution se lit dans un texte antérieur de V. Hugo cité s. FUSIL, 94. — DARDANT 'amour', 1842. 1725 : « *Icicaille* est le Theatre Du petit Dardant : Fonçons à ce Mion folâtre Notre Palpitant », N. R. de Granval, *Le Vice puni, ou Cartouche*, chant X, éd. d'Anvers, 1725 (B. N. Ye 8942), 80. — DÉVONIEN, 1837 : « Système dévonien, ainsi dénommé par Marchison et Sedguick en 1837 », in Guérin, *Dict. des Dict.* (1892). Article intéressant pour l'origine du mot, mais le texte que publient en 1837 Murchison et Sedgwick (formes plus correctes) est naturellement en anglais ; v. *OED*, s. v. : « ... by the name *Devonian system* ». — DIFFICULTUEUSEMENT, 1829. Journet-Petit-Robert le signalent chez Boiste (1823), *Mots et Dictionnaires (1798-1878)*, III, Paris, 1968, 531. — DOUM, 1842, avec rappel de DOUME, 1839. Comme citation de l'arabe, *doum* se rencontre en 1799 chez Sonnini, in F. Nasser, *Emprunts lexicologiques du français à l'arabe*, Beyrouth, 1966, 536. 1809 : « Le Doum est très-précieux dans les contrées où il s'est multiplié », texte de J. L. M. Poiret, dans H. Duhamel du Monceau, *Traité des arbres et arbustes que l'on cultive en France, Nouvelle Edition augmentée de plus de moitié*, IV, Paris, 47. La forme DOUME est préférée par Tessier-Thouin-Bosc, *Encycl. Méthod., Agriculture*, VII, Paris, 1821, 352 a. — DOURA, 1819. 1796 : « *Doura*. Nom donné en Egypte à trois sortes de grains... », Tessier-Thouin, *Encycl. Méthod., Agriculture*, IV, Paris, 117 a. — ÉCRILLE. Le dict. de 1751 est de F. Aubert de La Chesnaye des Bois. — EMPIFFRER (S'), v. refl. 's'enivrer', manque t. lex., 1836 : « *S'empiffrer*, se gorger », Landais, *Dictionnaire*. Au sens de 'se gorger', donné par Landais, le mot date du xvi<sup>e</sup> s. (*BW*). Au sens de 's'enivrer', on le lit chez J. C. L. P. Desgranges, 1821 : « *S'empaffer* (boire avec excès). Barbarisme. *S'empiffrer* vaut un peu mieux ; et *s'enivrer* est le mot qui convient », 38, in G. Gougenheim, *La langue populaire dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1929, 157. — ENCÉPHALE, ver parasite, 1721. N. Andry de Boisregard, source de Trévoux, emploie le terme dès 1700 comme nom et comme adjectif : « Les Encephales naissent dans la tête ... Les Encephales, proprement dits, sont rares », *De la generation des vers dans le corps de l'homme*, Paris, 41 ; « Vers Encephales, ce que c'est, 41 », table, 425. — ÉROTISME, 1841. Au sens de 'désir amoureux', en 1794, chez Restif de La Bretonne, in *Verba et Vocabula*, mélanges offerts à E. Gamillscheg, München, 1968, 28-29. — ESCOPETTERIE, var. *scopeterie*, 1505. Voici quelques variantes du simple et des dérivés, à joindre au bel article *sloppus* du *FEW* (XII, 278 a). 1525 : « choupetes », 9 v<sup>o</sup>, « choppetes », 23 v<sup>o</sup>, « choppettes », 32 v<sup>o</sup>, J. A. Fabre, *Le Voyage et navigation faict par les Espaignolz és Isles de Mollucques... de... Antoine Pigafetta...*

*translaté de italien en françois*, Paris, 1525 : « escoppetes », 16 v<sup>o</sup>, « escoupete », 18 v<sup>o</sup>, « escouppettes », 19 v<sup>o</sup>, « escoupetes », 21 r<sup>o</sup>, « escouppete », 22 v<sup>o</sup>, J. de Bourbon, *L'Oppugnation de la noble et chevaleureuse cité de Rhodes*, Paris, 1525 : « escoppeterie », 4 v<sup>o</sup>, « escouppeterie », 22 r<sup>o</sup>, Bourbon, *op. cit.* 1573 : « escoupeterie », F. de Belleforest, traducteur du latin de P. Bizzari, *Histoire de la guerre qui c'est passee entre les Venitiens et la sainte ligue, contre les Turcs...*, Paris, 177. 1586 : « sclopeterie », R. de Laudonnière, *L'Histoire notable de la Floride*, éd. P. Jannet, Paris, 1853, 182. 1578 : « scopetade », J. de Centellas, in H. de Castries, *Sources inéd. de l'Hist. du Maroc*, Paris, 1911 sqq., 1<sup>re</sup> série, Arch. et Bibl. de France, I, 434. 1525 : « escoupetiers », Bourbon, *op. cit.*, 21 r<sup>o</sup>. 1552 : « scoupetiers », D. Sauvage, *Histoires de Paolo Jovio*, traduites du latin, Lyon, II, 114. — ESPADON, var. *spadon*. Cette dernière forme a été aussi employée pour désigner une grande épée à deux poignées (*FEW* XII, 142 b : nfr. *spadon* Enc 1765-Moz 1828). On la remarque chez Bordier, 1626 : à Venise, « Proche ce lieu est celuy où sont quantité de spadons, espées, boucliers... », *op. cit.*, 12. — ÉTRANGETÉ. Complétez avec le très bon article de Journet-Petit-Robert, *op. cit.*, 677-8. — EUPHORIE. Détails sur l'histoire du mot dans notre langue in *Français Mod.* XXXVIII, 1970, 72. — FÉBRICITER, 1664. Ex. de 1564 dans les *Mélanges Straka*, Lyon-Strasbourg, 1970, II, 181. Du même médecin, en 1557, date de l'« achevé d'imprimer » : « ceus qui par vne adstriction de cuir febricitent », S. Colin, *L'ordre et regime qu'on doit garder et tenir en la cure des Fieures*, Poitiers, 19. — GROTTÉ, XIV<sup>e</sup> s. 1280 : « que l'en face [...] une meson por notre marescable sur les grottes esqueles les asnes mis en icele euvre demeurent », *Documents en français des Archives Angevines de Naples (Règne de Charles I<sup>er</sup>)*, éd. A. de Bouiard, Paris, 1933-35, II, 154. — GUILANDINE, var. *guilandina*. La forme signalée chez Linné est latine, non française. — JASIONE, 1803, Boiste, s. *jasion*. Dans l'article de Boiste, on lit : « *Jasion*, s. m. *Jasione* », ce qui veut dire que « *Jasione* » est la forme latine correspondante ; cf., dans la même colonne : « *Jaspe*, s. m. *Jaspus* » ou « *Jasmin*, s. m. *Gelsiminum* ». La forme définitive se trouve cependant chez Lamarck dès 1789 : « JASIONE [mot français], *Jasione* [mot latin] ; genre de plante à fleurs monopétalées... », *Encycl. Méthod., Botanique*, Paris, III, 214 a. — LICHEUR ' buveur ', av. 1857. 1827 : « Licheur, qui aime à boire aux dépens d'autrui », lexique argot-français, dans l'éd. de *Cartouche* parue chez Demoraine et Boucquin, Paris, 95 b. — MARRONNAGE, 1836, var. *maronage*, 1735 et *marro-nage*, 1783. *Maronnage* est utilisé dans l'arrêt du Conseil de la Martinique du 13 oct. 1671 : « pour empêcher qu'à l'avenir lesdits Negres, ne continuent leur maronnage », in M. Moreau de Saint-Méry, *Loix et constitutions des Colonies françoises de l'Amérique sous le vent*, I, Paris, 1784, 249. *Maronage* se lit dans une ordonnance de 1710 citée par F. Brunot, *HLF* VI, 1<sup>re</sup> p., 1, 126, n. 6. C'est la forme préférée par J.-B. Labat, *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*, Paris, 1722, II, 135. M. de Préfontaine écrit *Marronnage* en 1763, selon K. König, *Ueberseeische Wörter im Französischen*, Halle, 1939, 146. *Marronnage* est l'orthographe fixée par le dict. de l'Académie, 1835. — MATTOWME, 1702, Furetière. Il faut assurément lire : 1701. — METTRE DEDANS, 1. ' mettre en prison ', 1819 ; 2. ' tromper ', 1817. Dans L. Larchey, *op. cit.*, 137 a, ex. du sens 2 tiré d'une lettre de Pous-

sielgue du 12 fructidor an VII, qui fait supposer que l'expression vient de l'argot militaire. Sens 1, 1808 : « *Mettre quelqu'un dedans...* Signifie aussi mettre quelqu'un en prison », D'Hautel, *Dict. du bas-langage*, Paris, I, 278. — MONTANT, s. m. (légume), manque t. lex., var. *montan* ; 1716 : « C'est un légume qu'on nomme montans de cardes » [...]; 1739 : « Montans de laitues Romaines » [...]. *Montant* (sing. probable de *montans*) ne désigne sans doute pas un légume particulier, mais, comme le suggère le rapprochement des textes cités, certaines parties des plantes envisagées : « Les Jardiniers appellent aussi le montant d'une plante, ou d'une tige, le bout que pousse une plante », Trévoux, 1752. — OISEAUX (AUX), 'à la perfection', 1819. 1808 : « pour exprimer qu'un homme est très-bien fait, qu'une femme est très-belle, on dit qu'*Il est aux oiseaux*; qu'*elle est aux oiseaux* », D'Hautel, *op. cit.*, II, 172. — PANÉ 'misérable', 1874. Ex. de 1833 et 1835 in G. Esnault, *op. cit.*, s. *paner* 1. — ROSSE 'méchant', 1879. 1870, *ibid.*, s. *rossard*. — TIMAR, 1690. 1542 : « en lestat dudict grant Turc ya deux manieres de soulede ou gaiges : lune sappelle Olopha [...] : & l'autre sappelle Tymar, qui est comme une assignation de terres, heritaiges & possessions, ou du reuenu, dixmes, et prouffitz diceulx, en forme de pension. Et ceulx qui les percoyuent, sont dictz Timariotz », A. Geuffroy, *Estat de la court du grant Turc*, Paris, b i v<sup>o</sup>.

Voici, pour finir, une contribution complémentaire (mots commençant par d-). DAMAISINE 'prune de Damas', FEW : 1611. 1551 : « les dalmaisines gardees seiches sont bonnes entre autres », B. Tixier, *De la maniere de preseruer de la Pestilence...*, Lyon, 51. — DAMAS 'prune de Damas', FEW : nfr. non daté. 1545 : « Les uiandes a euter communement sont [...] melons, concombres, prunes sinon damas », A. Demery, *Anthidote Contre la Peste*, Paris, 26 r<sup>o</sup>. — DAURADE, var. *dorade*, DDM, BW, PR : 1539. 1525 : « trois sortes de poissons longz une brasse dorades, abacores et bonites », J. A. Fabre, *op. cit.*, 12 v<sup>o</sup>-13 r<sup>o</sup>. — DÉBINE (ÊTRE DANS LA), G. Esnault, 1828. 1808 : « *Etre dans la débine*. Etre déchu de sa condition ; être déguénillé ; réduit à une extrême indigence », D'Hautel, *op. cit.*, I, 273. — DÉCRÉPITER 'calciner le sel jusqu'à ce qu'il ne crépite plus dans le feu', FEW : 1690. 1660 : « Les Artistes ont accoustumé de regaliser leurs eaux fortes avec du sel decrepité ou avec du sel armoniac », N. Le Febvre, *Traicté de la Chymie*, Paris, 983. — DÉFÉCATION, DDM, BW, PR : 1754. 1660 : « La defaecation de l'huile », *ibid.*, 593. — DÉGLUTIR, DDM, PR : 1839. 1505 : la réglisse « se doyt mettre dessoulz la langue & succer et deglutir le iust », « quant lon la mache & lon deglutist le iust », D. Christol, traducteur de B. Sacchi dit Platina, *Platine en françoyes... de honneste volupté*, Lyon, 28 v<sup>o</sup>. — DÉGOTER 'l'emporter', PR : ce sens non daté, DDM, ce sens : XIX<sup>e</sup>s. Le passage du sens 'chasser d'un poste' (attesté avant 1747, BW) à celui de 'l'emporter' est sensible en 1808 : « *Dégoter* [...] équivaut à déplacer, chasser quelqu'un de son poste, le supplanter dans la place ou le rang qu'il occupoit », D'Hautel, *op. cit.*, I, 281. — DERMESTE, DDM, PR : 1827. 1769 : « la plupart des autres fruits nourrissent un Dermestes, un Tenthredo, ou quelqu'autre insecte », M.-A. Eidous, traducteur des *Voyages dans le Levant... par Frédéric Hasselquist*, Paris, II, 61. 1791 : « DERMESTE [mot français], *Dermestes* [mot latin]. Genre d'insectes de la premiere Section de l'Ordre des Coleopteres », *Encycl. Method., Hist. nat., Insectes*, VI, par A. Olivier,

261 a. — DÉSHABITER ' priver d'habitants ', *FEW* : 1400. 1292 : « Derechief, prises de certaines terres, lesqueles enseignia le procureur de monseigneur Hebert d'Orliens, pieca jouticier de Principat, avoir esté deshabitees ou tans de l'office d'icelui pieca jouticier », *Doc. en fr. des Archives Ang. de Naples* cités, II, 203. — DESQUAMATION, *DDM*, *PR* : 1752. 1732 : dans l'évolution des pustules de la variole, le second temps « se termine à la suppuration, ou à leur *desquamation* », Ph. Hecquet, *Le Brigandage de la Medecine*, Utrecht, I, 182. — DÉVIRGINER, *FEW* : XVI<sup>e</sup> s. Ca. 1200 : « Ce est yci orrés la raison de celuy qui desvirgine une garce et veut porter juise qu'il ne l'a fait », *Assises de la Cour des Bourgeois*, in *Assises de Jérusalem*, éd. A. Beugnot, Paris, 1841-43, II, 93. — DIACODE, forme actuelle, *DDM*, *PR* : 1747. 1732 : « le syrop de diacode », Hecquet, *op. cit.*, I, 202 ; « la maniere de composer le diacode », I, 214. — DIAGNOSTIC, *BW*, *PR* : 1759. 1732 : « le *diagnostic* des maladies se perd », *ibid.*, I, 26. — DIGITAL, *DDM*, *BW*, *PR* : 1776. 1732 : « Ces Arteres Digitales se communiquent par leur rencontre ou union aux bouts des Doigts », J. B. Winslow, *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 378 a. — DIGNITAIRE, *DDM*, *BW*, *PR* : 1752. 1718 : « On y verra des Chanoines Prêtres, des Archidiaques ou d'autres Dignitaires, qui chantent encore aujourd'hui la Messe à l'Autel conjointement avec l'Evêque », J. B. Le Brun des Marettes, *Voyages liturgiques de France*, Paris, Préface IV. 1718 : « Les Dignitaires [de la cathédrale de Metz] sont le Primicier qui jouit de six mille livres de revenu, le Doyen... », J. Piganiol de la Force, *Nouvelle description de la France*, Paris, VI, 362. — DILATION, *DDM* : 1294, *BW* : 1290. 1278 : « Nous te mandons que tu, par Triboulet, nostre vallet, porteur de ces presentes lettres, sanz nule dilacion, nous envoies toutes les escueles d'argent », *Doc. en fr. des Archives Ang. de Naples* cités, I, 101. — DILIGEMENT, type non daté. 1282 : « doiez querir et trouver diligenment en la cité de Naple aucuns marcheanz... », *ibid.*, II, 216. — DISCIPLE, *FEW*, *DDM*, *PR* : sens mod. non daté, *BW* : « C'est du sens eccl. que le sens moderne s'est développé, vers le XVI<sup>e</sup> s. ». 1284 au plus tard : « Et, quand cil l'oï, si rist et dist : Il me plaist bien que tu soies mes disciples », *Dancus rex*, éd. G. Tilander, *Cynegetica XII*, Karlshamn, 1965, 11. — DISSÉQUER, *DDM*, *PR* : 1581. 1578 : « et non pas dissequer vne charongne en laquelle n'y a esprit de vie », R. Le Baillif de la Rivière, *Le Demosterion*, Rennes, 98. — DISSERTATEUR, *DDM*, *BW* : 1726. 1724 : « je vis le visage de mon dissertateur s'allumer d'un feu qui me fit peur », Marivaux, *Le Spectateur français*, in *Journaux et Œuvres diverses*, éd. F. Deloffre et M. Gilot, Paris, 1969, 248. — DISSERTER, *DDM*, *BW*, *PR* : 1723. 1722 : « La plupart de ceux qui vous liront [...] seront bien aises de disserter cavalièrement sur votre compte », *ibid.*, 147. — DISSOLUTIF, *FEW*, *PR* : 1380. XIII<sup>e</sup> s. : « Ache n'est proz à fames grosses por ce qu'ele est trop dissolutive », *Le Livre des Simples Médecines* [traduisant un original latin de J. Platearius], éd. P. Dorveaux, Paris, 1913, 1. — DIVE, *DDM*, *BW*, *PR* : 1564. 1546 : « la Dive Bouteille », Rabelais, *Tiers Livre*, XLVII, éd. P. Jourda, Paris, 1962, I, 593. — DOGARESSE, *DDM* : 1827, *BW* : 1815, *PR* : 1819 ; var. *dogesse*, *DDM* : fin XVII<sup>e</sup> s. 1691 : « Les Dogesses n'ont aucune part aux ombres d'honneurs qui accompagnent les Doges », M. Misson, *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688*, La Haye, II, 5 ; « Dogesses ou Doga-

resses de Venise 5. », Table des Matières. — DOGAT, *FEW* : 1680. 1676 : « Les Ducs de Venise associoient leurs enfans & leurs frères au Dogat, qui par ce moien devoit héréditaire à leur Maison », A. Amelot de La Houssaye, *Histoire du gouvernement de Venise*, Paris, I, 137 ; « que dans son Dogat il eust aquis à sa Patrie les Villes de Bresse, de Bergame... », I, 153-154. — DOGE, *DDM*, *PR* : 1606, *BW* : 1555. 1487-1500 : « faire l'ommage de la seigneurie de Bresse au Douze de Venize », Lengherand, *éd. cit.*, 29-30. 1552 : « Antoniot Adorne Dogé de Génes », Sauvage, *op. cit.*, II, 5 ; « En ceste maniere Fregose fut receu, avec son armee paisible, dedans la ville, & declairé Prince & Dogé, par le peuple », II, 19. — DYSPNÉE, *DDM*, *BW* : *dyspnoee*, 1560, *PR* : *dispnoee*, 1560. 1363 : « En l'aage decrepite, vient dipnna, catarri, toux [...] c'est une maniere de deffaut d'alenelement », Martin de Saint-Gille, *Les Amphorismes Ypocras*, éd. G. Lafeuille, Cambridge, 1954, III, 31, p. 71. — DYSURIE, *PR* : XVI<sup>e</sup> s. 1505 : « Et la decoction diceluy [serpolet] en vin baillee a boyre vault contre sincopis & a la distillacion de lorine, strangurie, dissurie », Christol, *op. cit.*, 30 r<sup>o</sup>.

R. ARVEILLER.

Max PFISTER, *Lexikalische Untersuchungen zu Girart de Roussillon*, Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie, n<sup>o</sup> 122, Niemeyer Verlag, Tübingen, 1970, 867 pages.

Dans cet ouvrage qui est sa thèse d'habilitation l'auteur se propose : 1<sup>o</sup> de localiser les deux manuscrits les plus importants de G. d. R. (les manuscrits P et O), ainsi que leur source commune qu'il appelle « Girart Original » (Gir Orig) ; 2<sup>o</sup> d'étudier et de caractériser du point de vue lexicologique la langue de cette épopée et de compléter ainsi la documentation du *FEW*, surtout pour l'ancien provençal.

Le point de départ de cette étude (217 pages de texte avec bibliographie, 650 pages de glossaire avec quatre annexes, onze cartes et deux index) est un examen détaillé de la tradition manuscrite et de la genèse de G. d. R. On connaît les deux thèses relatives à la genèse de cette épopée : G. d. R., œuvre composite basée sur plusieurs versions primitives ; G. d. R., œuvre géniale d'un seul auteur.

L'opinion de Louis et de Gamillscheg selon laquelle il s'agirait d'une « version pyrénéenne ou catalane » est rejetée par M. Pfister qui constate d'une part que certains faits morphologiques, syntaxiques et lexicologiques ne se trouvent pas du tout en ancien catalan, tandis que d'autres se rencontrent aussi ailleurs, et d'autre part que le caractère d'une langue composite expliquerait mieux les faits phonétiques. Par contre, l'auteur accepte l'hypothèse d'un transfert géographique du noyau épique dans la région de Vienne et d'une « version primitive bourguignonne » (« Ur-Girart » pour M. Pfister). Le rejet de la dénomination plutôt dépréciative du « Girart Original » par Gamillscheg, « version du renouveau poitevin » et « rimeur poitevin », amène l'auteur à insister — malgré certaines contradictions du texte — sur l'unité et l'originalité de l'épopée tout en admettant l'existence d'au moins une version écrite antérieurement.

Le II<sup>e</sup> chapitre de l'ouvrage, particulièrement intéressant du point de vue



méthodologique, est consacré aux problèmes de localisation des manuscrits P et O et du Gir. original, tout d'abord par les méthodes de la géographie linguistique et ensuite à l'aide d'une comparaison avec des textes littéraires et non littéraires de la même époque et de la même aire dialectale. Les résultats de cette recherche amènent l'auteur à localiser la version du ms. P, non pas comme l'ont fait Paul Meyer et Clovis Brunel, simplement dans le Périgord, mais dans une zone formée par le Périgord du sud, le Quercy, la partie nord du Toulousain, l'Albigeois et la partie ouest du Rouergue. Le centre de cette zone où l'on retrouve le plus grand nombre de mots examinés serait le Quercy. Ces explications sont complétées par une carte générale « localisation de P » (p. 808) et par trois cartes de mots caractéristiques de ce manuscrit (p. 812 *ligir*, p. 816 *osdal* et p. 818 *puh*).

Pour localiser le ms. O, M. Pfister part d'une révision critique des arguments phonétiques, morphologiques et lexicologiques avancés par R. Louis pour prouver l'origine poitevine de cette version d'Oxford. Or, selon l'analyse de M. Pfister basée de nouveau sur une étude dialectologique et une comparaison avec d'autres textes littéraires et non littéraires (poésie des troubadours, textes épiques, chartes), il ne subsiste que trois critères phonétiques :

— vocalisation de *l* final au XII<sup>e</sup> s. (caractéristique des patois de l'ouest),

— vocalisation de *l* final avec différenciation de la voyelle, ex. *ciau* (connue en Touraine et quelquefois dans le Poitou),

— réduction de *tz* > *t* (particulièrement caractéristique des parlers du Limousin et du Périgord),

et un critère morphologique :

— le parfait *ogis*, forme mixte, connue dans le Poitou et en Saintonge,

qui permettent une localisation en Poitou. Les autres arguments de R. Louis sont ou rejetés (p. ex. réduction de la dipht. *ie* > *i*) ou modifiés par d'autres explications (p. ex. l'alternance *au/ai*, trace du Gir Orig). Malgré ces quatre critères, et malgré quelques autres indices qu'offre le texte, M. Pfister n'ose pas se prononcer définitivement sur la question difficile de la localisation du manuscrit O, aussi longtemps que l'interdépendance du poitevin, du limousin et du gascon au XII<sup>e</sup> s. ne sera pas éclaircie.

Dans une troisième partie du chapitre II, M. Pfister reprend la question de la localisation du Gir Orig à l'aide des indices fournis par deux manuscrits P et O formant chacun, selon l'opinion générale, le dernier élément d'une filiation directe de la version originale. Une révision critique de la thèse de Gamillscheg, dite « francoprovençale », s'imposait d'autant plus que W. von Wartburg attribue, à partir de 1955, les exemples tirés de G. d. R. et cités dans le *FEW* à l'« ancien francoprovençal ». Or, M. Pfister réfute cette thèse par les arguments suivants :

1<sup>o</sup> le critère phonétique (palatalisation de *a* après cons. pal.) est à rejeter parce que les six exemples cités par Gamillscheg sont à interpréter différemment :

— deux ont un autre étymon : *cauces* < CALX, et non CALCEATUS, *persetz* < PERCEPTUS, et non PRETIATUS ;

— un exemple est emprunté à l'afr. : *issec*, voir Rol. 1583 « eschec » (butin) ;

— trois exemples sont des variantes graphiques : *arbergietz, batalhier, vengier*.

2° les arguments morphologiques, à l'exception d'un seul, ne sont pas non plus à retenir :

— les 14 exemples qui, selon Gamillscheg, seraient des subj. francoprovençaux en *-eit* des verbes en *-are*, se révèlent en réalité comme une fausse lecture (\* *logrei*), comme un adverbe (*manei*), comme un subj. avec e d'appui (*amene, mene, preze*) comme un parfait (*jutget, pisset*), ou comme des dérivés des verbes en *-eiar* < *-idiare*, influencés phonétiquement par l'afr. (*s'agreï, ascleï, s'anceï, causeï, clarai, s'enanceï, estrepei*) ;

— les deux exemples de maintien d'un o final de la 1<sup>re</sup> p. sg. (*nieu, reus*) sont « douteux » (p. 65) ;

— en revanche les 26 formes d'un plus-que-parfait de l'ind. sont un trait dialectal typique du francoprovençal malgré l'existence de formes semblables en afr. et apr.

3° la liste de 16 mots qui sont des traces d'un vocabulaire burgonde pour Gamillscheg est, à son tour, réduite par les recherches de M. Pfister : quatre mots ont un étymon latin (*anelei, destric, rodenc, sen*), deux sont d'origine préromane (*benc, trois*), deux représentent une fausse lecture (*lata, anelic*) ; des huit mots qui restent, six sont effectivement germaniques, mais pas forcément burgondes (*aelenc, espit, esturlenc, fric, grin, ram*), tandis que pour deux (*dobis, ram*) l'étymon germanique n'est pas assuré.

Malgré ce refus des arguments de Gamillscheg, M. Pfister est amené par sa propre recherche à une localisation semblable. Les critères qui, selon lui, parlent en faveur d'une localisation du Gir Orig aux confins du francoprovençal et du provençal sont :

— du point de vue phonétique : les évolutions *-icu* > *-iu* (ex. *amicu* > *amiu*), typique pour le Forez, et *-ac* > *-au* (ex. *illac* > *lau*) ;

— du point de vue morphologique : l'adj. dém. *aquest* (forme mixte aprov. *aquest* et afr. *aicest*, connue en Auvergne) ; l'adj. dém. *acel*, rare en aprov. ; l'opposition entre la 3<sup>e</sup> p. pl. d'*aver* (*an*) et la désinence du fut. *-ent* (*ferent, serent*), caractéristique du Lyonnais, du Dauphiné et du Forez ;

— du point de vue lexicologique : l'existence de 14 mots, typiques de la partie méridionale du francoprovençal et la partie septentrionale de l'aprov.

La zone centrale qui se dégage ainsi à la suite de cette étude linguistique et d'une comparaison lexicologique avec d'autres textes comprend le Lyonnais, le Dauphiné, le Forez, l'Auvergne et le Velay, avec Lyon et Vienne comme centres importants pour la genèse de l'épopée. Ces résultats sont accompagnés de huit cartes : carte générale « localisation du Gir Orig » (p. 809) et six cartes de mots typiques (p. 810-817 : *clos, dois, mazere, molen, nei, polen*), et d'une annexe (annexe II) qui donne un résumé des principaux faits exposés dans les deux premiers chapitres.

Le troisième chapitre est consacré à l'étude des « particularités de la langue de Girart de Roussillon ». M. Pfister est le premier à examiner à fond le vocabulaire de cette épopée et à permettre de se rendre compte en détail du caractère particulier de sa langue. Il distingue quatre éléments dans cette « langue mixte » :

l'ancien provençal, l'ancien français, les archaïsmes et les formations particulières. Le noyau en est l'apr :

1° le vocabulaire provençal (463 mots) est surtout celui de l'expression élémentaire de la vie humaine, constatation que l'auteur illustre par l'annexe I : « Les éléments de l'apr. dans le vocabulaire de G. de R. » (p. 739-768 : liste établie d'après le système conceptuel de Hallig -v. Wartburg) ;

2° on relève, dans G. de R., une série de mots rares ou archaïques appartenant à la langue littéraire du Midi, surtout à celle de la Chanson de Sainte Foy (cinq mots uniquement dans G. de R. et la Chanson) et à celle des troubadours, en particulier de Marcabru (des 26 mots troubadouresques 15 figurent dans les poèmes de Marcabru, dont 3 sont attestés uniquement chez lui).

Toutefois M. Pfister souligne aussi l'existence d'éléments afr. dans G. de R. : 478 mots empruntés à la langue épique du nord. Cette influence est particulièrement sensible dans le domaine du vocabulaire de la vie sociale, de la guerre et du droit. L'annexe II : « Les éléments de l'ancien français dans le vocabulaire de G. de R. » l'indique en détail (p. 769-797).

Les archaïsmes lexicologiques donnent une importance toute particulière à ce texte pour la philologie romane ; il s'agit, selon M. Pfister, de 72 mots :

— mots uniquement attestés dans G. de R. et dans les plus anciens textes de la Galloromania ;

— mots employés dans G. de R. et dans un dialecte galloroman moderne ;

— mots caractéristiques de l'Italie et de l'Ibéroromania qui constituent, selon M. Pfister, la jonction qu'on suppose avec la Galloromania ;

— mots (7) dont l'évolution phonétique est uniquement attestée dans G. de R. (p. ex. *rusche* < RUSTICU ; *musec* < MUSAICUM).

Les « formations particulières » de G. de R. se répartissent, selon les explications de M. Pfister, en deux séries :

— une grande partie de ces mots (192 mots) pourrait s'intégrer dans le lexique de l'apr. (71 mots) ou de l'afr. (48 mots) et s'expliquerait par les principes de formation de mot dans l'une ou l'autre de ces langues (p. ex. à l'aide de suffixes : afr. et apr. *di* + *-ade* > *diade*, p. 113 ; fr. *signer* + *-acio* > *signacion*, p. 119) ;

— un certain nombre de mots (117 mots) sont des « formes hybrides » qui témoignent pour M. Pfister d'une « interférence profonde » (Petrovici) entre les structures linguistiques de l'afr. et de l'apr., ainsi les transformations du type apr. *awrelha*, fr. *oreille*, G. de R. *awril* (p. 143), ou les transformations de formules comme *tener a car* pour l'apr. *tener en car* (p. 156), ou encore des croisements de mots (type : G. de R. *abanceis* — apr. *abans* × afr. *anceis*, *ainçois*), ou des calques (type : *frais* « lance de frêne », afr. *fraisne* « frêne, lance de frêne »), dus souvent au besoin de la rime.

En conclusion, M. Pfister insiste, d'une part, sur « une incertitude linguistique » (p. 174) de l'auteur de G. de R., due aux hésitations typiques d'un « bilingue », au manque d'une tradition épique et à l'intention de se faire comprendre par un vaste public, situation comparable à celle de la littérature épique en francovénitien (chapitre V), et d'autre part, sur les connaissances linguistiques extraordinaires de cet auteur qui a créé une « scripta littéraire » composée



de sa langue spontanée (celle de la région de Vienne), de la langue artistique de la poésie des troubadours et de l'ancienne langue épique française. Sa « scripta littéraire » (p. 175) a exercé une influence sur la littérature épique du Midi, surtout sur « Aigar et Maurin » et la « Chanson de la Croisade contre les Albigeois », ainsi que M. Pfister l'a démontré par une comparaison avec les textes épiques en apr. des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

L'étude lexicologique de G. de R. dont on vient de retracer les grandes lignes est complétée par un glossaire de 650 pages, auquel il sera désormais nécessaire de recourir non seulement pour la compréhension du texte, (voir p. 291, 302, 700 — corrections de Hackett), mais aussi comme à un supplément indispensable du *FEW*. Ce glossaire réunit environ 1650 mots vedettes, dont 21 étymons ne se trouvent pas dans le *FEW* (p. ex. *alemandine*, *aumatiz*, *estraise*, *espain*, *benc*) et 410 mots que le *FEW* n'a pas relevés sous la forme en question, simple ou dérivée (p. ex. *fai*, *gresel*, *sosiv*, signalés dans ce glossaire de M. Pfister par \*\*\*); à cela s'ajoutent environ 1 050 mots dont l'attestation dans G. de R. n'est pas indiquée dans le *FEW* (p. ex. *volentrius*, *faidit*, *deit*, signalés par \*\*).

Les articles comme *destric* (p. 379), *bisbe*, *bibe* (p. 293), *apleu* (p. 251), *auvir* (p. 279 ss) *rau* (p. 645), *vas* (p. 721), *gurpiv* (p. 512 ss) montrent l'importance de Girard de Roussillon pour la lexicologie galloromane, et provençale en particulier, ainsi que la valeur de l'ouvrage de M. Pfister.

Elisabeth SCHULZE-BUSACKER.

Friedrich SCHÜRR, *La diphtongaison romane*. Tübinger Beiträge zur Linguistik, 5. Tübingen, 1970, 164 pages.

De tous les phénomènes phonétiques la diphtongaison est sans doute celui qui est le plus commun aux langues romanes (pour ne pas parler des autres langues). Il est aussi celui dont l'origine est la plus controversée. Dans presque toutes les langues romanes *e* et *o* ouverts ont été, un jour ou l'autre, diphtongués et cela à une époque très ancienne. S'agit-il d'un phénomène semblable partout ou bien d'évolutions indépendantes dues aux conditions particulières de chaque langue ? Meyer-Lübke optait pour cette seconde explication. M. S. depuis longtemps est persuadé que c'est la première qui est la vraie. Il y est revenu bien souvent depuis 1936, date à laquelle il publiait *Umlaut und Diphtongierung in der Romania*. En 1956, je lui demandai de faire le point de ses recherches pour les lecteurs de la *RLiR*, et l'on a pu lire l'important article qu'il publia cette année-là dans notre revue (*RLiR* 20, 107-144 et 161-248). Aujourd'hui, après des années de discussions et de réflexion, il nous donne cette nouvelle édition de son article de 1956, édition refondue et augmentée notamment de la démonstration d'une « concordance frappante des trois aires latérales de la Romania ayant généralisé de la même façon leurs diphtongaisons originaires métaphoniques ».

Pour M. Schürr en effet il faut rechercher l'origine de la diphtongaison romane de *e* et de *o* ouverts dans la diphtongaison métaphonique de ces voyelles sous l'influence d'une voyelle finale fermée (*i* et *u*) à une époque ancienne, diphton-

gaison qui semble avoir été très générale dans la Romania et dont nos langues romanes conservent bien des traces. Ces diphtongues métaphoniques auraient été étendues aux mots possédant un *e* ou un *o* accentué libre, dans la France d'oïl, le francoprovençal, le rhéto-roman et certains parlers de l'Italie, lorsque ces parlers connurent l'allongement des voyelles accentuées libres : les *ie* et les *uo* métaphoniques auraient été considérés alors comme les variantes longues de *e* et de *o* ouverts, dans des systèmes phonologiques où ces *ie*, *uo* étaient disponibles puisqu'ils n'avaient pas ou plus de fonction à l'égard d'une flexion interne.

Pour établir sa thèse, M. S. a passé en revue patiemment les langues romanes et leurs dialectes, sans négliger rien, bien au courant des travaux des dialectologues, et répartissant ses documents et ses réflexions en trois parties : les prémisses générales (étude de l'allongement des toniques, de la résurrection de l'accent d'intensité, des caractéristiques des diphtongues croissantes et des diphtongues décroissantes) ; la diphtongaison conditionnée (la plus longue, évidemment, de ces trois parties : elle occupe 100 pages) ; la diphtongaison spontanée. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour apporter un jugement personnel suffisamment fondé sur l'ouvrage de M. Schürr. J'ai cependant longuement étudié les pages où il parle des faits francoprovençaux, qu'il connaît bien, qu'il analyse avec finesse (je pense notamment à la diphtongaison en syllabe entravée, dans des mots comme *puerc*, *porcu*, *uert*, *hortu*). Et je veux dire ici mon admiration pour le Romaniste qui a su embrasser tant de faits divers, apparemment si éloignés les uns des autres, et les réunir dans une commune explication qui séduit par sa simplicité et qui souvent entraîne l'adhésion. Certes, parce qu'il s'agit d'un phénomène aussi instable que la diphtongaison, aussi ancien que la diphtongaison métaphonique, si multiple à travers tant de parlers, chaque spécialiste, même s'il accepte la thèse de M. Schürr pour les parlers qu'il connaît bien, hésitera à s'engager pour les autres. Les discussions ne sont pas closes. Mais il demeure impossible de parler dorénavant de diphtongaison romane sans étudier de près ce petit livre rouge, fruit de tant de recherches et de tant de méditations.

P. GARDETTTE.

Manuel ALVAR, *Endechas judeo-españolas, edicion refundida y aumentada*. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1969, xx + 238 pages.

Manuel ALVAR, *El dialecto Rojano*. Publicaciones del Centro de lingüística hispánica, México, 1969, 93 pages.

Manuel ALVAR, *Americanismos en la « Historia » de Bernal Diaz del Castillo*. Revista de Filología española, Madrid, 1970, 129 pages.

Manuel ALVAR, *Estructuralismo, geografía lingüística y dialectología actual*. Biblioteca romanica hispánica, Gredos, Madrid, 1969, 222 pages.

L'activité de M. Alvar ne se ralentit pas. En voici quatre preuves nouvelles. Pendant longtemps les chants élégiaques des Juifs espagnols furent mal connus. M. A. eut la bonne fortune de rencontrer à Larache une pleureuse qui, une fois ses premiers scrupules apaisés, accepta de réciter tout son répertoire. C'est ce

répertoire qui est publié dans les *Endechas* avec tout un luxe d'explications, de notation phonétique, de notation musicale (par Maria Teresa Rubiato).

*El dialecto Rojano*, qui inaugure la collection du Centre de linguistique hispanique de l'Université de Mexico, présente le texte de cours professés par M. A. en août 1967, sur ce petit pays de la province Logroño, son histoire et son parler.

Curieux de la langue espagnole d'Amérique, qu'il eut l'occasion d'étudier au cours de plusieurs séjours, M. Alvar a réuni dans *Americanismos* les formes particulières qui apparaissent dans l'*Historia* de Bernal Diaz. Il commence par décrire le monde indigène que Bernal Diaz rencontra, puis il présente les emprunts lexicaux qui se trouvent dans la *Verdadera Historia*.

*Estructuralismo...* renferme deux études. La seconde, intitulée *La cartografía lingüística*, est la réédition de celle qu'il a précédemment publiée sous le titre *Los nuevos atlas lingüísticos de la Rumania*; j'en ai parlé dans la *RLiR* 24, 412. La première, *Las tendencias actuales*, p. 9 à 33, nous donne le texte complet d'une conférence dont un résumé a été présenté au Congrès de Bucarest en 1968. Le sujet imposé était : l'état actuel de la dialectologie romane. M. Alvar a essayé d'en dégager les principales caractéristiques en traitant successivement de « Structuralisme et dialectologie », « Phonétique et phonologie », « Sociologie linguistique », « Enregistrements magnétiques et dialectologie ». Il n'a pas craint d'aborder ainsi quatre méthodes et techniques modernes qui peuvent paraître s'opposer aux techniques traditionnelles de la dialectologie : le structuralisme (comme méthode d'ensemble), la phonologie, la sociologie, l'enquête indirecte. — *Structuralisme et dialectologie*. Ému par les jugements sévères portés sur la linguistique romane d'aujourd'hui, accusée par certains d'avoir volontairement abandonné sa place privilégiée à l'avant-garde des recherches linguistiques, M. A. remarque que la dialectologie romane a pris sa bonne part des développements récents de la linguistique, et il évoque les problèmes variés du polymorphisme et de la sociologie linguistique. Il note que les méthodes traditionnelles, adaptées aux exigences de notre temps, ne sont pas périmées : il y a encore bien des parlers à inventorier, bien des faits à découvrir, sans lesquels les spéculations futures pourraient manquer de bases solides. Parce que les langues romanes ont une très longue histoire elles sont dans une situation spéciale : on n'étudie pas le français et ses dialectes comme le dernier des dialectes bantous. D'ailleurs les méthodes anciennes et les plus modernes ne s'opposent pas, elle se complètent heureusement : les aventures des homonymes, chères à Gilliéron et à ses disciples, ont leur explication dans une connaissance précise des faits synchroniques; et les problèmes qu'évoquent les mots de diasystème, idiolecte, parlers en contact, métissage linguistique, rejoignent souvent ceux qui intéressaient les vieux maîtres de l'indo-européen (Meillet) ou du romanisme (Schuchardt, Gilliéron). Je résume ainsi trop brièvement un chapitre riche de faits et d'idées ; il faut le relire à loisir.

Je ne parlerai que très rapidement des trois autres chapitres. Dans *Phonétique et phonologie*, M. A. rappelle la *Description... du parler... d'Hauteville*, germe de bien d'autres études de philologie dialectale ; et il évoque les principales de ces études qui concernent surtout la péninsule Ibérique et l'Amérique latine. — Dans

*Sociologie linguistique*, il indique les principaux problèmes de cette discipline : les conséquences de l'apport d'une langue de civilisation dans un pays conquis, l'influence des différents niveaux sociaux et culturels dans les villes, les variations selon le sexe et l'âge. Il fait ensuite un bref inventaire des travaux récents. — Dans *Enregistrements phonétiques*, il réfléchit à l'usage du magnétophone dans l'enquête dialectale. Il note les avantages et les inconvénients de ce procédé. Je n'entrerai pas dans le débat parfois passionné entre les tenants de cette méthode, et ceux qui préfèrent l'enquête orale. Je suis persuadé que les deux méthodes sont bonnes à la condition de connaître les limites de l'une et de l'autre, et que chacun a le droit de choisir l'une ou l'autre selon les qualités de son oreille, ses goûts et ses habitudes, et qu'il est très bien de compléter l'une par l'autre. Je dirai en conclusion que ce petit livre, dans lequel M. Alvar a mis son expérience et son enthousiasme, a sa place dans la bibliothèque de tout dialectologue.

P. GARDETTE.

*Les péages des foires de Chalon-sur-Saône*, publiés par Sven ANDOLF, *Romanica Gothoburgensia XI*. Göteborg, 1971, 114 pages.

Chalon-sur-Saône, ville fort bien située sur la route qui va du midi vers le nord de la France eut, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, d'importantes foires d'hiver et d'été. Quatre manuscrits nous en conservent les tarifs. Écrits en langue du pays, riches des noms précis, notamment de tout ce qui payait péage, ces textes sont précieux pour les romanistes, autant que pour les historiens. M. Sven Andolf a voulu nous en donner une édition aussi parfaite que possible. Bien que les manuscrits se répètent pour l'essentiel, il a édité les trois principaux, et avec raison, car les formules différentes d'un texte éclairent souvent ce qui est obscur dans les autres. Dans son *Étude linguistique* (p. 22 à 30), qui est surtout une étude du lexique, il a présenté une explication des mots difficiles. Il y est revenu dans ses *Notes critiques* (p. 77 à 86). L'ouvrage se termine par un *glossaire* (p. 87 à 105), des *index* des noms de personnes, des noms de lieux et des ouvrages cités (p. 87 à fin).

M. Andolf nous dit dans sa Préface que le texte de ces péages est en partie « incompréhensible aux historiens ». Il n'a pas ajouté « et aux linguistes ». Mais il l'a pensé, sans quoi il ne se fût pas arrêté à certains mots pour essayer d'en préciser l'histoire et le sens. Voici par exemple le paragraphe 88 qui traite « *Des bureaux fors des loiges* ». Il se trouve dans les manuscrits B et C : dans B, « *Ly bureaux fors des loiges poient chascon chaalez .XX. sous, ou .XV. sous li estauls ou li place, se il a a terre, ou .X. sous segon la richesce* » ; dans C, « *Li burealz fors les loiges paient chaases .XX. sous, ou .XV. sous li estaulz ou li place, se il vant a terre, ou .X. sous selon la richesce* ». On comprend que *chaalez* et *chaases*, qui paient davantage, doivent représenter des conditions de vente meilleures que *estaulz* ou *place*. Mais que signifient-ils ? M. A. pense que *chaase* pourrait représenter CAPSA et avoir le même sens que *arche* (p. 24). Pour *chaalez*, il hésite entre un « prédécesseur bourguignon du mot *chalet* » et un représentant de CATALECTU, « mais quel serait alors son sens précis ? » (p. 25). Dans son Glossaire, il traduit *chaalez* par « baraque, étal, échoppe », et *chaases* par « sorte d'étal-arche », mais il

fait suivre d'un ? ces deux explications. Je crois qu'il est possible de préciser le sens et l'histoire de ces deux mots. *Chaalez* est le successeur bourguignon de CATALECTU : comme l'italien *cataletto* « civière, sorte de litière », ou l'espagnol *cadalecho* « sorte de litière », il devait désigner un brancard sur lequel on apportait les étoffes à vendre. Quant à *chaases* c'est le successeur de CAPSA au sens de « caisse » (dans laquelle on apportait les pièces d'étoffe). Enfin, à *estaul*, qui paie un moindre droit, et que C assimile à « place quand on vend à terre », il faut donner ce sens de « place » sans autre précision. Cet exemple, que j'ai choisi parce qu'il me permet d'apporter une modeste contribution à l'œuvre de M. Andolf, montre l'intérêt que présentent ces péages pour les dialectologues, et la reconnaissance que nous devons à leur consciencieux éditeur.

P. GARDETTE.

Francesco Coco, *Il dialetto di Bologna, Fonetica storica e analisi strutturale*. Università di Bologna, Istituto di Glottologia, Studi e Materiali IV, Forni, Bologna, 1970, xxxiii + 169 pages, 4 000 lire.

Dans sa préface, l'auteur remarque que les études d'ensemble consacrées au dialecte de Bologne sont anciennes, si l'on excepte le petit volume plus récent de Mainoldi. Son but a donc été de donner une sorte de manuel, tenant compte des travaux antérieurs et ouvert sur des perspectives plus modernes. Pour cela, il a divisé son ouvrage en deux parties : la première constitue une phonétique historique de son dialecte depuis le latin populaire ; dans la seconde, il examine les phonèmes dans leur fonction distinctive.

Il a dédié son livre à Gino Bottiglioni, en souvenir de son enseignement de linguiste à la fois historien et géographe ; et il rend aussi hommage à M. L. Heilmann, à qui il est redevable de l'orientation de sa pensée vers la linguistique structurale. Ce livre est donc résolument double. Il intéressera les dialectologues qui s'interrogent sur la meilleure façon d'étudier un parler vivant ; ils aimeront, eux aussi, se servir tour à tour des deux méthodes, dont les résultats sont complémentaires et non contradictoires. — Dans son introduction, page xxiii, M. C., rappelant qu'il va étudier le dialecte d'un centre urbain, note que Gilliéron a exclu les centres urbains de son *Atlas linguistique de la France*. Il ajoute que ce « canon » gilliéronien a été abandonné avec d'autres, pour le plus grand profit de la géographie linguistique. Je crois qu'il ne faut pas comparer ici la situation de la France avec celle de l'Italie. En France, les villes ne parlent plus patois depuis bien des années, et Edmont n'aurait trouvé aucun dialecte dans les « centres urbains ». Le « canon » gilliéronien dont il s'agit valait, et vaut toujours évidemment, pour la France.

P. GARDETTE.

Frédéric MISTRAL, *Lis Isclo d'Or*. Édition critique établie par Jean BOUTIÈRE. Didier, Paris, 1970, 2 volumes, 1233 pages.

Ce livre est une œuvre posthume. Jean Boutière y mettait la dernière main quand il est mort ; et nous devons à M<sup>me</sup> Boutière la publication de cette édition admirable. Car elle est admirable. Non seulement à cause de la présentation

matérielle des deux volumes : typographie, mise en pages, illustration, papier, tout est beau, tout est soigné. Mais c'est surtout le travail de l'éditeur qui est parfait. Jean Boutière vivait dans l'intimité de la pensée de Mistral ; il travaillait aussi à une édition des *Oulivado* et il pensait publier une partie de la correspondance de Mistral, celle qu'il échangea avec Gaston Paris. La famille de Mistral avait mis à sa disposition d'innombrables archives, les manuscrits originaux et la bibliothèque du poète, sans compter les souvenirs que le petit-neveu du poète lui confia généreusement. Il avait ainsi à sa disposition tout ce qui peut éclairer la genèse, le sens des poèmes. Il nous en fait profiter. D'abord il étudie pour nous dans l'Introduction les principales questions, littéraires, philologiques et techniques posées par les *Iscolo d'Or* ; puis chaque section, et dans chaque section chaque pièce est précédée d'une notice documentaire. Chaque pièce est accompagnée d'un apparat critique, présentant à la suite du texte original les variantes des éditions antérieures et des manuscrits ; sont également indiquées les variantes des traductions connues. Peu d'œuvres poétiques, anciennes ou récentes, ont été présentées avec un tel soin, un tel respect. Il est vrai que les *Iscolo d'Or* méritent cet hommage et l'on aimera à relire ces poèmes, pour les mieux comprendre, dans cette admirable édition qui nous fait regretter davantage la perte du savant qui nous l'a procurée.

P. GARDETTE.

Rudolf HALLIG, *Spracherlebnis und Sprachforschung, Aufsätze zur romanischen Philologie*, herausgegeben von Helmut Peter SCHWAKE. Heidelberg, Carl Winter, 1970, un volume relié de VIII + 163 pages.

Dans ce volume fort bien présenté, M. Schwake a réuni huit études du savant trop tôt disparu que fut notre collègue Rudolf Hallig. Ce sont des articles de revues ou de recueils jubilaires, et des exposés faits dans des réunions savantes. On y retrouve les deux centres d'intérêt de l'auteur : la dialectologie du Gévaudan avec les problèmes de l'enquête dialectale ; l'élaboration de dictionnaires à classement idéologique.

Sur le Gévaudan, je signale l'article sur les noms de végétaux dans les noms de lieux au XIV<sup>e</sup> siècle, déjà publié dans *Etymologica*, recueil dédié à M. v. Wartburg en 1958, et le texte d'un exposé sur les découvertes archéologiques et les noms de lieux dans le sud du Massif Central comme source de notre connaissance de l'occupation de cette région, et évidemment l'importante étude sur les parlers du département de la Lozère parue en 1952 dans la *Zeitschrift f. rom. Phil.* Deux études de stylistique française, autre centre d'intérêt de R. Hallig moins connu de nous, terminent ce recueil. Que M. Schwake soit remercié de l'avoir préparé, avec le soin pieux que l'on devine.

P. GARDETTE.

Luciana BORGHI. *La lingua della Bibbia di Lione (ms. Palais des Arts. 36), Vocalismo*. Extrait de *Cultura Neolatina*, vol. XXX (1970), fasc. 1-2, 54 pages.

La découverte du manuscrit lyonnais contenant une version provençale du Nouveau Testament et un rituel cathare, lui aussi en langue provençale, suscita



un vif intérêt dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. W. Foerster publia le texte de l'Évangile selon saint Jean dans la *Revue des Langues Romanes*, 2<sup>e</sup> série, t. V, p. 105-125 et 157-179 (corriger la pagination indiquée par M<sup>me</sup> Borghi, p. 3 de son article). L. Clédât donna une reproduction photographique du manuscrit et une édition du rituel. Et P. Meyer, étudiant particulièrement l'Évangile selon saint Jean, réunit cinq traits phonétiques et deux traits morphologiques qui se retrouvent à l'époque indiquée dans les parlers du Tarn et de l'Aude ; le texte devait avoir été composé dans cette région. Ensuite, on ne s'occupa guère de ce manuscrit, resté inédit dans sa plus grande partie. M<sup>me</sup> L. B. a donc entrepris, sur les conseils de M. D. S. Avallé, une relecture attentive du manuscrit. Il lui paraît qu'il renferme des formes indiscutablement non occitanes et des traits relativement tardifs susceptibles de mettre en doute la localisation et la datation habituelles. Et elle présente dans cette première étude les traitements vocaliques ; dans d'autres articles, elle parlera du consonantisme, de la morphologie, du lexique. Des comparaisons que M<sup>me</sup> B. fait tout au long de cet article se dégagent l'impression que la langue de ce texte pourrait être une langue hybride contenant, à côté d'un fond provençal, des traits proches francoprovençaux et d'autres qui seraient « gallo-italiques ». Mais pour le savoir il faut attendre l'achèvement de la publication. Dès maintenant on ne peut être que très intéressé par la lecture de ces pages. Peut-être certains faits pourraient-ils être plus complètement éclairés, si l'on pensait à regarder aussi l'état des parlers actuels qui conservent souvent quelque chose de l'état ancien. Ainsi M<sup>me</sup> B. écrit p. 9 que *a* accentué entravé par *nt* « semble » donner *ain* dans *efaintz* (*infantes*) et *parlaintz* (part. prés. sujet sing.) et *en* dans des participes présents de la 1<sup>re</sup> conjugaison. Elle ne pense pas qu'il faille expliquer ces formes par l'influence d'un *i* final (Grafström, § 73), mais plutôt, comme Devaux pour *effents* des Comptes Consulaires de Grenoble, par une équivalence graphique de *en* et de *an*, sans exclure la possibilité d'un *i* parasite. Je conseillerais à M<sup>me</sup> B. d'ouvrir l'*ALF* à la carte 1151 « en rentrant » ; elle verrait qu'une grande confusion règne aujourd'hui entre les part. passés en *-ant* de la 1<sup>re</sup> conj. et ceux en *-ent* des autres conj. dans bien des régions occitanes ou francoprovençales, et notamment dans l'Albigeois ; voir aussi Ronjat, III, p. 215. Quand a commencé cette confusion ? Les formes *leventz*, *semblentz*... relevées par M<sup>me</sup> B. en sont-elles un premier témoignage ? Je suis bien incapable de le dire. Je n'ai d'ailleurs pris cet exemple que pour montrer l'intérêt de l'étude entreprise par M<sup>me</sup> Borghi et l'attention qu'il conviendra de lui porter.

P. GARDETTE.

Gerhard ROHLFS, *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne*. Deuxième édition, entièrement refondue. Vol. 85 des Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie, Tübingen, Max Niemeyer, 1970, 248 pages + 3 cartes.

Une confrontation systématique de cette 2<sup>e</sup> éd. avec la 1<sup>re</sup>, publiée voici 35 ans, révèle qu'il n'y a pas une page de l'ouvrage qui n'ait été retouchée et c'est à juste titre que M. R. a pu écrire : « La nouvelle édition que je présente au public savant et aux gasconisants a été complètement refondue » (p. 3). Cette refonte a

été réalisée à partir de nouvelles « enquêtes sur le terrain » par l'auteur lui-même, « des comptes rendus que divers savants ont voulu dédier à la première édition » (notamment J. Corominas), des « grands piliers de l'érudition et de l'organisation scientifique » menés à leur terme durant ces dernières années, à savoir le *FEW* de Wartburg, le *Diccionari català-valencià-balear* de A. M. Alcover et Fr. de B. Moll et l'*Atlas linguistique de la Gascogne* de Jean Ségué, enfin à partir des « soigneux travaux que de nombreux spécialistes ont dédiés à la situation en Gascogne ou sur l'un ou l'autre côté des Pyrénées » (p. 3-4) ; la bibliographie de l'ouvrage de M. R. a, en fait, plus que doublé.

Une première mise en parallèle rapide des deux éd. nous a permis de constater que la nouvelle éd. comprend 571 numéros tandis que la 1<sup>re</sup> en comptait 476. Nous avons remarqué que surtout deux parties de l'ouvrage ont subi des développements assez considérables. D'abord, et surtout, la matière des 4 premiers numéros du chap. I de l'ancienne éd., en étant beaucoup élargie et parfois rectifiée, a en quelque sorte servi d'ébauche à ce qui est devenu dans la nouvelle éd. le chap. I, *Les origines historiques*, le chap. I de la 1<sup>re</sup> éd. devenant le chap. II de la 2<sup>e</sup> éd., et ainsi de suite. Nous avons aussi observé, à cette première comparaison, que l'étude de la morphologie du verbe est maintenant beaucoup plus substantielle (dans la 1<sup>re</sup> éd., M. R. nous avait promis un « traité de morphologie » du verbe gascon, 1<sup>re</sup> éd., § 446 ; comme cette étude n'a malheureusement jamais vu le jour, M. R. a sans doute voulu profiter de cette nouvelle éd. pour satisfaire, au moins partiellement, à ce à quoi il s'était jadis engagé !). Malgré ces changements importants, qui sont d'ailleurs loin d'être les seuls, nous avons cependant noté que l'économie du livre reste fondamentalement inchangée. Avant d'examiner en quoi consiste les retouches souvent profondes que nous avons relevées constamment au fil des pages, nous voulons donc signaler ce qu'il y a de neuf et d'important dans les deux parties considérablement refondues et développées que nous venons d'indiquer.

Dans son chap. I, M. R. commence par définir les termes Aquitaine, Gascogne et Guyenne. L'Aquitaine, terme attesté pour la première fois chez César, comprenait le territoire « entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan ». Cette Aquitaine de César s'étend sous Auguste, du moins administrativement, aux territoires au sud de la Loire, mais revient à ce qu'elle était primitivement à partir de Dioclétien. Avec le temps, le terme Aquitaine, se transformant en Guyenne (\**Aguidania* > a. fr. *Guiaïne*), en viendra à désigner les « territoires sur les deux rives de la basse Garonne ». D'autre part, le territoire de l'Aquitaine primitive prendra le nom de Gascogne (< *Vasconia*, attesté pour la première fois au iv<sup>e</sup> siècle), terme qui s'appliquait au départ au territoire des anciens Vascones, c.-à-d. à celui des Basques à l'époque moderne.

Le peuple aquitain était distinct du peuple celte et du point de vue de la race et du point de vue de la langue. Il ne s'apparentait pas, non plus, au peuple ibère. Il s'identifiait plutôt aux anciens Vascones, ancêtre des Basques d'aujourd'hui. M. R. abandonne ainsi l'ancienne théorie, émise dans la 1<sup>re</sup> éd., à savoir que l'idiome aquitanique — et par conséquent le basque d'aujourd'hui — était un rameau du tronc ibérien. Cela l'amène à remplacer systématiquement



ment, dans le corps du travail, les termes « ibérien » ou « ibérique » par celui de « préroman ».

M. R. réaffirme ensuite, en apportant à l'appui de nouveaux arguments, que le parler basque actuel continue directement l'ancien parler aquitanique et n'est pas, comme on l'a souvent prétendu, le résultat d'une introduction postérieure en domaine français, « à la suite des invasions répétées que les Vascons d'Espagne auraient effectuées en Aquitaine à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, en refoulant devant eux une population déjà romanisée ». Au reste, une analyse des toponymes, beaucoup plus exhaustive et minutieuse que dans la 1<sup>re</sup> éd., montre bien que le parler aquitanique a opposé à l'invasion romaine une résistance forte et prolongée « bien au-delà de la limite linguistique actuelle » du parler basque, ce qui prouve évidemment que le territoire basque proprement dit n'a jamais été romanisé.

En ce qui concerne la morphologie du verbe, M. R. consacre des numéros à l'étude des types de conjugaisons, des désinences du présent, du suffixe inchoatif, du passé simple, et du gérontif, ce qui n'existait pas dans l'éd. précédente. D'autre part, ce que comportait la 1<sup>re</sup> éd. d'études des formes verbales est souvent profondément remanié.

Cela dit, si nous considérons maintenant l'ensemble de l'ouvrage, on constate avant tout que le nombre des exemples et des attestations recueillis pour chaque phénomène linguistique analysé est beaucoup plus important que dans la 1<sup>re</sup> éd., et ce, malgré le fait qu'un certain nombre d'exemples ou d'attestations consignés dans la 1<sup>re</sup> éd. aient été écartés (nous avons remarqué ce fait tout au long du livre ; il aurait peut-être été bon que l'auteur nous signale en notes les faits qu'il a jugé utile ou prudent d'éliminer et surtout qu'il nous en donne les raisons). On est également frappé par le grand nombre d'étymologies corrigées ou éclaircies. Pour illustrer ces constatations qui se vérifient, nous le répétons, à toutes les pages ou peu s'en faut, nous donnons ici les changements de ce type que nous avons rencontrés à la section C du chap. III, section où l'auteur étudie les termes galloromans « dont l'aire s'étend jusqu'en Espagne du Nord » (§§ 298-376).

La 1<sup>re</sup> éd. comptait, pour cette section, 73 mots galloromans dont l'aire débordait jusqu'en Aragon ; la 2<sup>e</sup> en compte 76. M. R. a jugé bon d'écarter 3 mots : *anoulh* « jeune bœuf d'un an » < \**annuculus* (1<sup>re</sup> éd., § 230) (pour simplifier, nous ne donnons que le mot gascon et, encore là, que la première forme signalée par M. R.), *céndre* « cendre » < *cinerem* (1<sup>re</sup> éd., § 257), *limàc* « limace » < *limax* (1<sup>re</sup> éd., § 276) ; en revanche, il joint à sa liste les 6 mots suivants : *cabèque* « chouette » (or. onomat.) (§ 323), *camoû* « terrain fertile près d'un cours d'eau » (rapproche le mot de certains toponymes en France et en Espagne mais ne donne pas l'origine) (§ 326), *gahoû* « gond de porte » < *gomphus* (§ 339), *minjà* « manger » (§ 353), *osque* « coché, entaillé » < prérom. \**osca* (§ 356), *yèbre* « givre » (or. gauloise) (§ 374). M. R. corrige ou précise des étymologies aux numéros suivants : § 313 (*bessoû* « jumeau » < \**bikkione* ou \**bittione*, or. gauloise ? ; 1<sup>re</sup> éd., § 243, \**bikione*, or. douteuse), § 322 (*bròc* « bruyère » < hispano-latin \**broccius* d'un gaulois \**vroikos* ; 1<sup>re</sup> éd., § 252, gaul. \**brucus*), § 330 (*coum* « auge » < gallolatin *cumba* ; 1<sup>re</sup> éd., § 259, gaul. *cumbos* « courbé »), § 348, *lòsso* « cuiller à pot, louche » < francique *lòtja* ; 1<sup>re</sup> éd., § 277, or. obscure), § 358 (*orwa* « très petite plaque de

« cendre qui se détache des tisons et qui s'envole » < gaulois \**olwa* « poussière » ; 1<sup>re</sup> éd., § 285, gaulois *ulvos* « poussière », § 371 (*troubà* « trouver » < \**tropare* ; 1<sup>re</sup> éd., § 298, *turbare*).

Dans le même sens, on peut encore signaler, par exemple, que la liste des mots rares et typiques à la Gascogne, au chap. IV de la nouvelle éd., a presque doublé. Il faut aussi souligner que M. R. accorde dans sa 2<sup>e</sup> éd. une plus large part aux témoignages des anciens textes et surtout aux toponymes auxquels il se réfère continuellement.

La 2<sup>e</sup> éd. présente également un bon nombre d'explications neuves des phénomènes. Nous prenons deux cas en phonétique : 1<sup>o</sup> le maintien des occlusives sourdes intervocaliques dans le « parler béarnais des vallées d'Aspe et de Barétous », et çà et là par toute la Gascogne, n'est plus « un vestige de l'ancienne prononciation des Ibères » (1<sup>re</sup> éd., § 367) ; en effet, plus simplement, « il suffit peut-être de supposer que le courant de la sonorisation, attribuée au substrat gaulois, soit resté inefficace dans les territoires dominés par l'élément basco-aquitannique » (2<sup>e</sup> éd., § 448) ; 2<sup>o</sup> le passage fréquent de *s* à *ε*, surtout à l'initiale, dans tout le sud-ouest de la France n'est plus une probable « survivance de l'ancienne langue ibérique » (1<sup>re</sup> éd., § 376), mais plutôt « une évolution phonétique indépendante et indigène d'origine romane » (2<sup>e</sup> éd., § 457).

Mais, à notre avis, l'un des traits les plus caractéristiques et les plus significatifs de la 2<sup>e</sup> éd. par rapport à la 1<sup>re</sup> est sans nul doute une plus grande prudence encore dans la formulation. Pour le linguiste expérimenté qu'est M. R., ce qui était jadis affirmation plutôt catégorique devient souvent simple hypothèse. Ce souci de prudence se manifeste de façon constante tout au cours de l'ouvrage. Voici quelques exemples qui nous apparaissent parmi les plus éloquents :

— à propos du gasc. *awarro*, *gabardèro* « ronce », etc. :

« Il est évident que toutes les formes citées remontent à une même base et il n'y a aucune difficulté à y voir des continuateurs du basque *gaɸarra*, *kaɸarra* « la ronce » (1<sup>re</sup> éd., § 15, c) ;

« On a l'impression que toutes les formes citées remontent à une même base, à laquelle appartient aussi le basque *gaɸarra*, *kaɸarra* « la ronce » (2<sup>e</sup> éd., § 20, c).

— à propos du gasc. *tòs* « auge à porcs », etc. :

« Est évidemment le même mot que l'esp. *toza* « écorce d'arbre... » (1<sup>re</sup> éd., § 225, a) ;

« Est peut-être le même mot que l'esp. *toza* « écorce d'arbre... » (2<sup>e</sup> éd., § 294).

— à propos de la voyelle latine *ū* :

« Dans tous les parlers français cette voyelle a perdu son timbre primitif (*ou*), pour prendre, à partir d'une époque difficilement (*sic*) à préciser, celui de l'*u* » (1<sup>re</sup> éd., § 354) ;

« Dans l'ensemble de la Gaule cette voyelle a perdu son timbre primitif... » (2<sup>e</sup> éd., § 434).

— à propos de l'insertion d'une voyelle dans certains groupes consonantiques (muta cum liquida) en gascon :

« Comme ce traitement des groupes consonantiques est tout à fait courant en basque..., on a tous les droits de supposer que ce phénomène provient d'une disposition phonétique innée aux peuples ibériques et qui s'est maintenue à travers le latin » (1<sup>re</sup> éd., § 401) ;

« On notera la coïncidence avec le basque, où contre « muta cum liquida » existe la même répugnance » (2<sup>e</sup> éd., § 482).

On trouvera encore une manifestation de ce souci de prudence aux numéros suivants : §§ 61, 74, 76, 194, 331, 447, 457, 464, 519 (prép. *pour*), etc.

Nous avons beaucoup apprécié, dans cette 2<sup>e</sup> éd., une volonté soutenue chez l'auteur de toujours parfaire une expression que nous trouvons excellente. Nous avons également beaucoup goûté les renvois fréquents à des écrivains français des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, d'origine gasconne, qui se sont permis des « gasconismes » dans leurs œuvres, renvois pratiquement inexistant dans la 1<sup>re</sup> éd. (cf. 2<sup>e</sup> éd., §§ 234, 441 n. 168, 520, 525 n. 367, 538, 546, etc.).

Avant de terminer, il est utile de signaler certains passages qui ont manifestement été sautés par erreur :

— au § 468, ligne 16, il ne faut pas lire « *castètch* (B 1 C 2 H 1 I 3 K 3) 'agneau' », mais plutôt « *castètch* (B 1 C 2 H 1 I 3 K 3), *castèty* (I 4) 'château', *martètch* (B 1 H 1 K 2 L 1) 'marteau', *agnètch* (B 1 C 2 H 1 I 3 K 3) 'agneau' » (cf. 1<sup>re</sup> éd., § 386) ;

— au § 541, il faut ajouter après « cond. *cantarió, -riés, -rié, -riém, -riét, -riéng* » le paradigme suivant : « imparf. *awió, awiés, awié, awiém, awiét, awiéng* » (cf. 1<sup>re</sup> éd., § 448).

Cette 2<sup>e</sup> éd. du *Gascon* de M. R. est une belle refonte et une complète mise à jour d'un ouvrage qui était déjà magnifique. C'est un livre qui honore la dialectologie romane.

M. JUNEAU.

*Quelques remarques sur la flexion nominale romane*, ouvrage élaboré sous la direction de Maria MANOLIU-MANEA, par un collectif formé de Mihaela CÂRSTEA — roumain, Anca GIURESCU — italien, Ecaterina GOGA — espagnol, Sanda REINHEIMER-RÎPEANU — français, Olga TUDORICĂ — portugais. Un vol. de 151 pages, publié par la Société roumaine de Linguistique romane (n° III), Bucarest, 1970.

Il s'agit d'une analyse structurale de la flexion nominale et adjectivale à l'époque actuelle dans les langues romanes suivantes : le roumain, l'italien, le français, l'espagnol et partiellement le portugais. L'ouvrage compte quatre chapitres. Les deux premiers sont consacrés aux substantifs, les deux derniers, beaucoup plus brefs, aux adjectifs. Dans les deux cas, la démarche est la même. Dans un premier temps, on recherche les *types* de substantifs (chap. 1) ou d'adjectifs

(chap. 3) dans les langues romanes étudiés successivement (un *type* « est constitué par les mots dont les formes entrent dans des *séries identiques* », une *série* étant formée de la « totalité des formes qui apparaissent dans le même contexte », cf. ex. à la page 12). Nous retenons quelques conclusions : 1° sauf en ce qui concerne le français, le pourcentage des « substantifs variables » est considérable dans les langues romanes, soit environ 90 % ; en français, par contre, l'inverse se produit : 94 % des substantifs sont « invariables » (p. 42) ; 2° en général, « le rendement fonctionnel de l'opposition masculin-féminin s'est accru par rapport au latin » (p. 43) ; 3° « Le roumain et l'italien présentent une plus grande diversification de la flexion adjectivale » (p. 125). Dans un second temps, l'ouvrage étudie successivement dans les langues romanes en question la flexion du substantif (chap. 2) et la flexion de l'adjectif (chap. 4). Encore là, nous retenons quelques conclusions : 1° L'extension (c.-à-d. le nombre des phonèmes) du formant de genre est plus grande que celle du formant de nombre, dans les langues romanes, aussi bien pour le substantif (p. 114) que pour l'adjectif (p. 145-146) ; 2° « La structure phonématique des formants de nombre et de genre, qu'ils se combinent avec des thèmes substantivaux ou avec des thèmes adjectivaux, met encore une fois en évidence la proximité du roumain et de l'italien d'une part, de l'espagnol et du portugais d'autre part, ainsi que le caractère original de la flexion française, qui conserve l'empreinte de la communauté romane moins que dans l'organisation et la distribution des catégories respectives » (p. 147).

En terminant cette brève présentation, que les auteurs veuillent bien nous permettre de livrer simplement les impressions que nous laissent la lecture — et souvent la relecture — attentive de cet ouvrage. C'est un petit livre qui nous apparaît bien fait : les divisions en sont claires, la réflexion porte sur des faits linguistiques *concrets*, les conclusions apparaissent intéressantes. Il nous semble, toutefois, à nous linguiste tourné plutôt vers la diachronie et, avouons-le, peu familiarisé avec la terminologie structurale et les réalités qu'elle recouvre, que les auteurs auraient pu expliquer davantage les termes propres et nécessaires à leur discipline par des termes plus traditionnels, ainsi que les réalités coiffées par ces termes, un peu à la manière de J. Lyons dans son magnifique ouvrage *Linguistique générale*. Nous savons bien qu'il ne faut pas redéfinir sans cesse un vocabulaire et des réalités déjà définis dans des ouvrages antérieurs. Mais, étant donné qu'il s'agit ici d'un ouvrage susceptible d'intéresser beaucoup les romanistes, qui sont avant tout des historiens de la langue, il nous semble qu'un plus grand effort de vulgarisation aurait été utile. Cela dit, nous pensons, encore une fois, qu'il s'agit d'un beau travail. Nous en remercions vivement les auteurs.

M. JUNEAU.

Bernard POTTIER, *Presentación de la Lingüística. Fundamentos de una teoría*, traducción de Antonio QUILIS, Ediciones Alcalá, Madrid, 1968, 152 pages.

Dans l'excellente « Série linguistique » qu'il dirige à la Collection Romaniaa, M. A. Quilis a traduit et publié en 1968 la « Présentation de la Linguistique » de M. B. Pottier, parue en 1967. Le fait mérite d'être noté et cité en exemple,

étant donné l'importance de la communication du savoir en linguistique, dont la traduction est un des aspects.

Selon l'usage de cette collection, ce volume est d'une présentation très soignée, la typographie est aérée, les chapitres nettement séparés, les titres apparaissant clairement sur de belles pages blanches. Si bien que l'ouvrage initial de 78 pages devient en espagnol un volume de 152 pages. Nous ne nous plaindrons pas de ce luxe. Nous craignons seulement qu'une excessive fragmentation du texte ne nuise finalement au but de cette « Présentation » qui est d'offrir un ensemble « cohérent » d'une science en formation. Dans ces conditions, il nous semble que le fait que 2 pages de l'édition française (9-10) deviennent 26 pages en espagnol (13-39) obscurcit la clarté de l'exposé. De même ne voit-on pas la nécessité de dédoubler la Table des Matières originelle en une Table des Matières (p. 9-12) suivie d'un Plan (p. 19-22) qui se recourent forcément. On peut donc regretter que la présentation adoptée souligne les aspects trop analytiques des chapitres que M. B. Pottier lui-même a choisi d'esquisser.

Ces quelques remarques ne sauraient cependant masquer l'intérêt évident de cet ouvrage, d'autant moins qu'elles ne portent pas sur les chapitres essentiels, « La structuration syntaxique » et « La structuration sémantique ».

M.-R. AUREMBOU.

Centre d'étude du français moderne et contemporain, *Bibliographie des chroniques de langage publiées dans la presse française*. I, 1950-1965. Paris, Didier. 1 vol. de 417 p. (21 × 27 cm).

Ce volume a été réalisé sous la direction de B. Quémada, directeur du centre de Besançon, avec la collaboration des documentalistes du centre : M. Coutier, K. Menemencioglu et M. C. Verrier. Depuis 1950, le nombre des chroniques de langage publiées par les quotidiens a quadruplé. Aux quotidiens s'ajoutent les hebdomadaires et les bimensuels, enfin les revues mensuelles non spécialisées. Cela représente, pour les trois catégories ci-dessus, le dépouillement de 14 + 6 + 4 publications. Certes, les articles sont de valeur très inégale, mais ils sont des témoins importants de l'évolution des aspects principaux de la langue contemporaine : Vaugelas et Bouhours ne sont pas totalement morts et les « Lancelot » de toute espèce ont pris dignement la relève. La valeur et l'intérêt des chroniques signées Marcel Cohen et Maurice Grevisse ont été soulignés ici même. Grâce à cette bibliographie signalétique de l'ensemble des chroniques publiées depuis 1950, les chercheurs pourront retrouver aisément, dans cette masse d'articles très dispersés, les renseignements qui les intéressent.

Les informations sont réparties en cinq grands chapitres : 1. Problèmes généraux. 2. Prononciation et graphie. 3. Lexique. 4. Syntaxe. 5. Études de style. Chacun de ces chapitres s'organise en rubriques secondaires qui descendent progressivement jusqu'au détail le plus particulier. Notons aussi que les références sont disposées et les systèmes de renvois conçus de façon très pratique : l'utilisateur peut ainsi rassembler le maximum d'information dans le minimum de temps. Les auteurs ont réalisé un excellent instrument de travail. Ce volume

n'est que la première partie de ce vaste regroupement. Le complément pour la période 1965-1970 est en cours d'élaboration et d'autres enquêtes du même genre, intéressant les pays francophones, sont à l'étude.

Jean BOURGUIGNON.

Joseph NIVETTE, *Principes de grammaire générative. Langues et Culture*, 5. Bruxelles, Éditions Labor, Paris, Fernand Nathan, 1970. 1 vol. de 134 pages.

La place que prennent dans la linguistique moderne la grammaire générative et les théories transformationnelles de N. Chomsky est à l'évidence de plus en plus importante. Personne ne peut ignorer cette étape actuelle d'un mouvement commencé avec F. de Saussure. Longtemps connu d'un seul petit cercle de spécialistes — ses ouvrages n'ont été traduits en France que récemment — N. Chomsky se place maintenant parmi les théoriciens de la grammaire les plus écoutés. N. Ruwet a donné dans son *Introduction à la grammaire générative* une analyse très serrée des théories du linguiste américain et esquissé une grammaire générative du français. Mais cet ouvrage reste d'un abord assez difficile en raison même de sa densité et de la complexité des questions qu'il traite. J. Nivette se propose, dans cet ouvrage qu'il a voulu accessible à tous, de donner simplement « un aperçu de la naissance et de l'évolution de la grammaire de Chomsky, et en même temps, [d']expliciter de la théorie les postulats sur lesquels elle s'appuie ». C'est pourquoi il présente d'abord les trois conceptions grammaticales modernes que Chomsky a soumises à un examen critique pour ne retenir que la troisième : grammaire à états finis — grammaire syntagmatique — grammaire générative et/ou transformationnelle. Les deux premiers types sont étudiés rapidement et avec clarté. Il est vrai que la grammaire des constituants immédiats s'assimile sans trop de peine. Le troisième demande une analyse plus complète. L'auteur commente d'abord le premier projet de grammaire générative tel qu'on peut le dégager des *Syntactic Structures* : formation des phrases nucléaires, transformation des phrases nucléaires en phrases dérivées, règles phonologiques. Il montre ensuite quelles modifications ce projet initial a subies, en analysant successivement les trois composantes qui forment cette grammaire : une composante syntaxique — créatrice —, une composante sémantique et une composante phonologique — toutes deux interprétatives —. Les définitions suivantes en sont données à la page 49 : « La composante sémantique est constituée d'un système de règles qui attribuent une interprétation sémantique à la structure profonde d'une phrase. La composante syntaxique comprend un certain nombre de règles de réécriture et de transformations, qui forment d'abord la structure profonde et qui transforment ensuite cette même structure profonde en structure de surface. La composante phonologique attribue une représentation phonétique à la structure de surface. » Il semble d'ailleurs que l'auteur, dans le chapitre consacré à la composante syntaxique (chap. IV) parle tout autant de la composante sémantique v. g. quand il traite des règles de sélection et de sous-catégorisation (p. 55) dont il dit : « règles qui déterminent les conditions sémantiques auxquelles une phrase doit satisfaire ». En tout cas, il reconnaît que l'interprétation sémantique, dans l'état actuel des recherches ne peut être clairement



définie. Il n'est pas aisé, à ce qu'il semble, de distinguer la sémantique de la grammaire. Et au chapitre VI, nous trouvons cette remarque : « Le fait que la conception de cette grammaire est encore susceptible de nombreuses modifications est suffisamment démontré par le nombre de problèmes restés sans solution, et dont, à notre avis, le plus important est celui de la structure du lexique. » Ce même chapitre VI tente « d'éclairer » les postulats sur lesquels se base la théorie avant « d'examiner certaines des déductions auxquelles ils donnent lieu ». Nous trouvons là des notions maintenant bien connues : différence entre compétence et performance, différence entre structure profonde et structure de surface, caractère dynamique de la grammaire. Dans les conclusions, l'auteur examine l'apport de cette théorie linguistique à la traduction automatique, à l'apprentissage des langues étrangères et à la stylistique. Il termine en évoquant les tâches que la grammaire générative doit maintenant accomplir. Attendu que cette grammaire n'est pas *faite* mais *en train de se faire*, on comprendra les difficultés qu'a rencontrées J. Nivette pour en donner une image suffisamment claire, d'autant plus qu'il lui fallait exposer des notions et des raisonnements qui ne se laissent pas simplifier. C'est pour cela que le lecteur a parfois l'impression que le même problème est traité en des pages différentes. Malgré tout, l'effort fait pour mettre à la portée d'un plus large public les théories grammaticales de Chomsky, mérite notre gratitude.

Jean BOURGUIGNON.

Marko PAPIĆ, *L'expression et la place du sujet dans les Essais de Montaigne*. Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand. Paris, P. U. F. 1970, 1 vol. de 264 pages.

Si la vie et les idées de Montaigne ont été minutieusement étudiées dans des ouvrages de valeur, il faut reconnaître qu'il n'en va pas de même pour sa langue et son style. Constatation d'ailleurs valable pour la grande majorité des écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle. De plus, du style et de la langue, c'est encore cette dernière qui est la moins favorisée. Aussi, nous sommes reconnaissants à M. Marko Papić, maître de conférences à l'université de Belgrade, d'avoir traité dans sa thèse cette question très précise et importante de l'expression et de la place du sujet dans les *Essais*. Il est tout de même curieux que sur les cinq ouvrages, cités par l'auteur, consacrés à la langue de Montaigne, quatre sont antérieurs à 1900 et le cinquième (une thèse de 73 pages) date de 1937. Ajoutons qu'un seul de ces ouvrages est écrit par un français.

Le problème de l'inversion du sujet dans la phrase du XVI<sup>e</sup> siècle a été souvent abordé mais très rarement pour lui-même (ainsi dans la syntaxe de Rabelais d'Ed. Huguet). En ce qui concerne le français moderne nous avons l'excellent travail de M. A. Blinkenberg sur l'ordre des mots et la thèse de M. R. Le Bidois sur Proust — l'un et l'autre utilisés par M. Papić, comme d'ailleurs les deux volumes de M. G. Antoine sur la coordination. Le texte des *Essais* a été soumis à une analyse très complète et fort minutieuse : sur la majorité des points l'enquête menée a été exhaustive, seul moyen de parvenir à des conclusions objectives. En fait l'auteur se refuse à formuler des « conclusions généralisées sur les

habitudes linguistiques » de Montaigne, car écrivant à sauts et à gambades, il est délicat de parler à son propos de ces sortes d'habitudes. Plus modestement, il recherche une « base solide pour des réflexions et des conclusions positives ». A côté de ce premier principe de méthode, il faut en noter deux autres : d'abord le souci de poser clairement le problème de l'inversion en confrontant l'ordre qu'elle instaure avec l'ordre dit « normal », et en distinguant toujours entre sujet nominal et sujet pronominal ; ensuite la prise en considération d'une certaine évolution dans la prose des *Essais*, conséquence de l'instabilité de la langue à l'époque de la Renaissance, dont Montaigne, on le sait, était parfaitement conscient. C'est pourquoi, l'auteur, avant de dresser ses statistiques, a eu l'idée heureuse de traiter d'un côté le texte des éditions de 1580 et 1582, et de l'autre le texte de celle de 1588. Il espère ainsi « dépister dans les chiffres au moins quelques traces des emplois qui fléchissent ou s'intensifient d'une manière significative ». Et cette « diachronie interne » est bien révélatrice.

Chacun des six chapitres traite le problème dans les principaux types de propositions : le système comparatif normal (ch. I), la comparaison proportionnelle (ch. II), les propositions avec régime introducteur (ch. III), les propositions relatives (ch. IV), les propositions interrogatives et exclamatives (ch. V), les propositions subordonnées (ch. VI). Le premier chapitre, particulièrement développé, présente une excellente analyse, en partie très nouvelle, de la syntaxe des phrases comparatives. M. M. Papić apporte sur ce point, souvent traité hâtivement et parfois négligé par les grammairiens, des précisions d'un intérêt certain. Il dégage, ce qu'on ne trouve guère ailleurs, les quatre structures que peuvent emprunter les phrases comparatives et les étudie avec une rigueur exemplaire. Le but poursuivi est parfaitement défini en ces termes, dès l'Introduction : « L'étude que nous présentons est une étude de grammaire, orientée vers des faits de syntaxe ou de structure, touchant, d'une part, au domaine de ce qu'on pourrait appeler *la servitude grammaticale* perpétuée par la tradition, de l'autre, au domaine *stylistique*, limité aux cas où l'écrivain dispose d'une certaine liberté pour donner à sa phrase une allure naturelle et harmonieuse. »

Ce bon travail permettra de mieux connaître non seulement la *grammaire* de Montaigne, mais celle du XVI<sup>e</sup> siècle et la *grammaire* tout court, puisque l'auteur montre à plusieurs reprises la permanence dans le français d'aujourd'hui de certains des mécanismes qu'il étudie, avec, encore une fois, une habileté et un soin dignes d'éloge. Nous sommes heureux de l'intérêt que M. M. Papić témoigne à l'un de nos grands auteurs et, à travers lui, à notre langue.

Jean BOURGUIGNON.

Nous avons encore reçu :

Julio CALONGE, *Transcripción del ruso al español*. Gredos, Madrid, 55 pages.

*Cuadernos del Sur*, 10, Instituto de Humanidades, Universidad Nacional del Sur, 1968-1969, 263 pages.

Roberto CRESPO, *Jean de Meun traduttore della Consolatio Philosophiae di Boezio*. Torino, 1969, extrait des *Atti della Accademia delle Scienze di Torino*, vol. 103 (1968-1969), p. 71-171.

Piirko-Anni SEDERQVIST, *Speech disorders and sociopreferential dynamics*. *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*. Helsinki, 1970, 122 pages.

Marco PECORARO, *Saggi vari da Dante al Tommaseo*. Bologne, Patron, 1970, 514 pages.

*Le Rime dei due Buonaccorso da Montemagno*. Introduzione, testi e commento di Raffaele SPONGANO. Bologne, Patron, 1970, CXLVI + 103 pages.

Johannes KRAMER, *Etymologisches Wörterbuch des Gadertalischen (Dolomitenladinisch)*. Fasz. 1, A, Köln, 1970, 30 pages. Fasz. 2, B, Köln, 1971, 32 pages.